# MÉMOIRES

D'UNE

# DEMOISELLE DE QUALITÉ.

# MÉMOIRES

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.

# UNE SEULE FAUTE,

OU

# LES MÉMOIRES

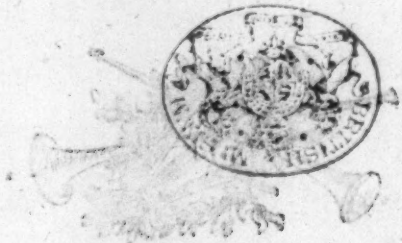
D'UNE

# DEMOISELLE DE QUALITÉ.

## SECONDE PARTIE.

LONDRES.

1788.



# UNE SEULE FAUTE,

*OU*

# LES MÉMOIRES

D'UNE

# DEMOISELLE DE QUALITÉ.

## *SECONDE PARTIE.*

SOPHIE conclut du récit de Ctéſiphon qu'il lui laiſſeroit la liberté ſi néceſſaire à l'état de ſon cœur. La ſolitude & la liberté ſont en effet les deux premiers beſoins des ames infortunées. Elle rendit compte de ſa ſituation à Adélaïde, dont elle atten-

doit les lettres avec une vive impatience. Elles arrivèrent enfin. Nous tranſcrirons la première.

*De Paris, le 18 mars, 1788.*

„ Je ne ſais comment je vous ai laiſſé partir. Je ne ſais comment vous avez ſurpris ma raiſon. Depuis notre ſéparation tout eſt changé à mes yeux. Je n'oſe plus rien entreprendre. Il me ſemble qu'on va me demander, à chaque inſtant, compte de mon exiſtence. Dans quel état j'ai vu le pauvre duc ! J'aurois été témoin de la perfidie de tous les hommes, que je croirois encore à ſa ſincérité. Il a fait porter chez moi les diamans, l'or, les contrats, juſqu'aux clefs de la maiſon. Il a écrit dans plus de vingt couvens. Il a mis en courſe trois couriers ; il va lui-même parcourir la France & vous demander à la terre entière. Que ne m'a-t-il pas offert pour avoir votre adreſſe?

Du moins, s'écria-t-il, falloit-il ſavoir mes projets ! Je le vois tous les jours, & tous les jours il me répète la même choſe. Loin de ſe familiariſer avec ſa douleur, la longueur de l'abſence l'aigrit encore. Ah ! pourquoi l'amour vous a-t-il égarée avec Belval ? A propos de Belval, il eſt revenu. Inſtruit que deux femmes avoient été le demander, à force de recherches, il eſt parvenu à madame de Buiſſonval. Je ne l'ai pas vue depuis notre ſcène. Le duc m'a dit que nous n'étions pas brouillées : j'irai donc la voir, & je ſaurai ce que lui a conté le plus perfide des hommes. Il eſt riche, diſſipateur, embarraſſé d'une femme qu'il feint de ne pas reconnoître, & brouillé avec celle qui nous a appris tout ceci.

„ O ma Sophie, qu'il me tarde d'avoir de tes nouvelles ! Quel parti prendrons-nous ? Que faire du mari, de l'amant, de la maiſon, des con-

trats ? Eſt-ce que le duc n'avoit pas projeté de me doter, de me marier ? Rappelle-toi cet homme, maître prétendu de la maiſon de Neuilly. Eh bien, c'eſt un officier de ſon régiment, prêt à ſe retirer & à m'épouſer. Je l'ai fait reſſouvenir que j'étois laide & aſſez mal faite. Il m'aſſure que mon mari l'oubliera. J'ai demandé du temps. Je ſuis réduite à devoir à l'eſtime ce que les autres obtiennent de l'amour. Ce mariage m'a promenée dans le pays des chimères. Si le duc de Spréville.... En vérité il m'a dit des choſes que je ne ſais comment expliquer. Au fait, pourquoi le fuir ? Il n'a d'autre tort que celui d'avoir voulu nous enrichir ; mais d'humiliantes conditions n'accompagnoient pas ſa générosité. Je trouve quelquefois que tu as trop précipité ta fuite. Il eſt vrai que nous autres femmes diſgraciées, ne connoiſſons pas certains dangers. Quand

on

on eſt deux, on ſe conſulte : quand on eſt ſeule, on s'égare dans mille conjectures. Réuniſſons-nous, ma Sophie. J'oubliois une nouvelle. Ce monſtre, ce perfide S. Valois, il eſt mort. J'oubliois encore de te dire, que le duc t'offre un château dans la Franche-comté. Tu n'y verras perſonne, pas même lui. Tout ce que cet homme imagine pour te plaire m'attendrit comme ſi c'étoit pour moi. Les hommes ne ſont jamais ſi aimables que lorſqu'ils ſont amoureux. Sans doute qu'alors nos ames les électriſent. Que je ſuis embarraſſée de l'avenir ! Sophie, je te rends hommage. Tu es plus courageuſe que le reſte de ton ſexe. Le duc t'adore, Adélaïde te chérit, la terre entière doit t'admirer. „

Cette lettre, que Sophie ne lut pas ſans verſer bien des larmes, embellit cependant encore ſa ſolitude. Le bonheur d'être aimée répand

un charme ſur l'exiſtence, qui fait que tout plaît, tout intéreſſe, tout s'anime autour de nous. Sophie partagea ſes doux loiſirs entre la lecture, des courſes dans la campagne, & la culture des fleurs; mais ſon occupation principale étoit d'écrire à ſon amie. Ctéſiphon venoit la voir tous les jours, & lui trouvoit le viſage heureux & ſerein. Un excès de délicateſſe faiſoit qu'ils ne dînoient jamais enſemble. Malgré les ſoins qu'il s'étoit donnés, ſa femme n'avoit pu encore acquérir les talens & les manières de Sophie. Il craignoit que cette jeune perſonne, d'abord timide & embarraſſée, ne finît par être jalouſe & mal à ſon aiſe avec ſa nièce. Pour écarter les plus petits nuages, il lui déroboit une ſupériorité qui auroit pu occaſioner un retour pénible ſur elle-même. C'eſt par l'excès de la délicateſſe qu'on parvient en amour au comble du bonheur.

Trois ſemaines s'étoient déjà écoulées, & Sophie, abandonnée à elle-même, n'avoit pas laiſſé percer la moindre ſurpriſe. Son oncle conçut quelque idée d'un pareil caractère. Elle ſe décida tout-à-fait par un petit événement. Sophie avoit ignoré qu'elle eût une tante, dont les principes étoient auſſi relâchés que ceux de l'amie de monſieur de Maugran. Ctéſiphon, qui, ſur le récit de celui-ci, la jugeoit revenue des erreurs de la jeuneſſe, ne crut pas ſa ſociété dangereuſe, & propoſa à Sophie de paſſer quelques jours chez elle, & de ſe diſtraire ainſi d'une ſolitude trop profonde pour ſon âge. Elle refuſa, ſous prétexte qu'il faudroit entrer dans des détails ſur ſon départ de Saumur, qu'elle ne pouvoit pas confier à une inconnue & refuſer à une tante. Cette raiſon ne parut pas d'un grand poids à Ctéſiphon. Il inſiſta. Sophie craignoit que

ſon oncle ne voulût être ſeul pendant quelques jours, & n'oſoit perſévérer dans ſes refus. Alors elle lui avoua qu'elle avoit les motifs les plus forts de tenir une conduite à l'abri du plus léger ſoupçon, & que peut-être elle rencontreroit chez monſieur de Maugràn des perſonnes qui viendroient la troubler juſques dans ſa propre maiſon. Vous n'avez rien à craindre, répliqua ſon oncle, monſieur de Maugran ne reçoit aucun étranger ; mais je ne prétends pas vaincre vos répugnances. Je ne voulois que vous fournir des diſtractions que ma maiſon ne préſente pas.

Ctéſiphon renonça d'autant plus facilement à ce projet, qu'un accident cruel vint quelques jours après l'accabler. La fièvre ſaiſit ſa jeune compagne ; la petite vérole ſe déclare & s'annonce avec tous les caractères de la malignité. La plupart des

hommes, dans ces occaſions, commencent par perdre la tête. Sophie la conſerva, & vint ſe conſtituer garde de la malade. Elle y paſſa les nuits, & lui rendit tous les ſoins dont elle étoit capable. Le mal prit ſon cours ordinaire. Il ne s'agiſſoit plus que de veiller au régime connu dans ces ſortes de maladies. Ctéſiphon fut touché de l'aſſiduité pénible de Sophie & de ſon incomparable douceur. Ces ſentimens redoublèrent, lorſqu'un ſoir, qu'il étoit queſtion de je ne ſais quelle pommade pour hâter l'exſiccation des boutons, il lui demanda ſi elle ſe reſſouvenoit de ce qu'on lui avoit donné dans pareilles circonſtances. A moi, dit-elle? je n'ai jamais eu la petite vérole. Quoi, s'écria-t-il, avec votre figure, renfermée depuis huit jours avec nous, vous bravez un danger preſque inévitable. — J'y ai penſé, il eſt vrai; mais le bonheur de vous être utile

ne m'a pas permis de peſer ſur ce petit inconvénient.

Notre philoſophe ſe félicita d'avoir une compagne auſſi eſtimable; mais avant de céder à l'aimable impatience de ſon épouſe, qui vouloit, diſoit-elle, à force de ſoins s'acquitter de ce qu'elle devoit à Sophie, il voulut cependant ſavoir quelle ſecrette raiſon l'avoit conduite chez lui. Juſques-là il avoit appréhendé que ſes queſtions ne gênaſſent ſon amour-propre; mais de ce moment il fut convaincu que ſi elle avoit eu la foibleſſe de commettre des imprudences, elle auroit le courage de les avouer.

En effet, il obtint de ſa franchiſe tout ce qu'il deſiroit. Quelle fut ſa ſurpriſe en écoutant ſon dévouement pour arracher Belval aux fers de la captivité, ſa noble réſiſtance aux bienfaits du duc & ſur-tout à ſon propre cœur! car dans ce long ré-

cit ſes expreſſions & ſes larmes trahirent vingt fois le ſecret de ſon cœur tendre, déſolé & cependant heureux.

Cet aveu hâta la confiance pleinière, avec laquelle les plaiſirs les plus ſimples ſont quelque choſe, & ſans laquelle la vie la plus brillante en apparence n'eſt qu'une longue fatigue. Ils ſe réuniſſoient pour les repas & pour les promenades du ſoir; mais Sophie ſe réſerva toutes les autres heures. C'eſt pour plaire conſtamment aux autres qu'il faut être long-temps avec ſoi-même. Il n'y a que les amans qui aient la faculté & le droit de ſe répéter ſans ceſſe & d'être toujours nouveaux.

Sophie avoit d'autant plus beſoin de ſe recueillir ſouvent en elle-même, que les lettres d'Adélaïde n'étoient pas toujours conſolantes. Elle mandoit que le duc ſe livroit à une mélancolie qui alarmoit ſes amis; qu'ils employoient tous les moyens

connus pour le diſtraire, & lui préſentoient, auſſi ſouvent qu'ils pouvoient le ſurprendre, ces beautés adroites qui éveillent les deſirs en parlant de vertu, & dont l'imagination exercée emprunte, avec ſuccès, le langage paſſionné du ſentiment. Juſques-là elles avoient échoué ſans doute ; mais les affections humaines ne réſiſtent pas au temps... Elle diſoit encore que madame de Buiſſonval lui avoit parlé ſur-tout d'un comte de Maugran, un des plus adroits conſolateurs qu'on pût rencontrer, ſoit par le ridicule qu'il jetoit ſur la conſtance outrée, ſoit par ſa fécondité en anecdotes ſur les femmes, que depuis vingt ans il aimoit, ruinoit, trahiſſoit, calomnioit & recherchoit. Madame de Buiſſonval, d'après les détails d'Adélaïde, s'étoit répandue en plaintes amères ſur ce qu'on lui avoit prêté des intentions coupables, tandis

qu'elle n'avoit jamais penſé qu'à un mariage que les circonſtances auroient peut-être forcé de reculer juſqu'à un autre temps, mais qu'on n'auroit pas moins aſſuré. Enfin elle ajoutoit que nos mœurs permettoient aujourd'hui ce que la ſévérité de nos pères proſcrivoit, & qu'il falloit être de ſon ſiècle.

Tout cela inquiétoit Sophie. Surtout elle redoutoit ce comte de Maugran, dont les terres n'étoient pas éloignées du domicile de Ctéſiphon. D'ailleurs Adélaïde l'avoit prévenue qu'elle n'avoit pu refuſer au duc de Spréville de ſe charger d'une lettre qu'il devoit lui apporter le lendemain, parce qu'il n'y avoit nulle raiſon de déſeſpérer un homme connu ſeulement par ſa retenue & par ſes bienfaits.

Quoiqu'il ne fût pas trop poſſible de s'en rapporter à madame de Buiſſonval, il n'eſt cependant pas rare

de voir l'amour aſſortir des mariages en dépit du préjugé & même des convenances ſociales. L'eſpérance eſt prompte à naître, & les exemples qui la juſtifient ſe préſentent en foule à celui dont elle amuſe la paſſion.

Adélaïde n'étoit pas éloignée d'accepter le parti que lui propoſoit le duc. Son protégé étoit un homme un peu biſarre, mais plein de ces qualités utiles, qu'on retrouve toujours avec plaiſir. Il s'appeloit le chevalier de Vigeac, & avoit pour patrie cette province où l'eſprit & l'induſtrie ſont moins conteſtés que la modeſtie & la raiſon. C'étoit cependant la prudence qui préſidoit à ſon établiſſement. Il eſt vraiſemblable que le début de monſieur de Spréville lui promettoit de plus grands avantages, & qu'Adélaïde lui paroiſſoit propre à cultiver ſes heureuſes diſpoſitions. Il n'eſt pas rare de trouver, à Paris ſur-tout, de

ces anciens capitaines d'infanterie, qu'on appelle des hommes *décorés*. Complaiſans nés des grands ſeigneurs, qu'ils ont encore mieux ſervis que le Roi ; eſpèces d'eunuques volontaires, ils gardent la beauté qu'on leur confie : agens ſecrets des petites infidélités que ſe font les amans, ils ſont également prêts à favoriſer les trahiſons & à faciliter les raccommodemens. Une inclination ſubalterne remplit les momens pendant leſquels la diſcrétion les tient éloignés, & l'hoſpitalité paie des ſervices qu'on reçoit bientôt comme des devoirs. Le portrait n'eſt pas tout-à-fait celui de monſieur de Vigeac, mais il y a quelques traits auxquels on peut le reconnoître.

Le duc preſſoit ce mariage, parce qu'il ſe flattoit que la maiſon de madame de Vigeac ſeroit un ſéjour décent pour ſa ſœur. Le chevalier le deſiroit, parce que le duc ſe char-

geoit de tous les détails de la noce. Adélaïde n'avoit nulle raiſon d'être difficile, & dans un moment s'aſſuroit de l'avenir. Sophie deſiroit ſon bonheur, & voyoit dans le nouveau ménage un aſile, quoiqu'éloigné, contre les ennuis d'une vie trop ſolitaire; & vraiſemblablement elle ne convenoit pas avec elle-même que tout ce qui pouvoit la rapprocher un jour d'un ami ſi généreux, entroit, à ſon inſu, pour quelque choſe dans ſon conſentement. Voici ce qu'elle écrivit à Adélaïde :

„ Le ſeul bonheur qu'il puiſſe y „ avoir encore pour moi ſur la terre, „ eſt celui de mon amie. Je ne ſuis „ pas injuſte, quoique l'hymen ait „ cauſé & cauſe tous mes malheurs. O „ ma chère Adélaïde! dis à l'homme „ aimable ſous les auſpices duquel „ tu t'engages, que jamais ſes pro- „ cédés ne ſortiront de ma mémoire, „ & que je lui tiens compte de tous

„ ſes bienfaits comme ſi je pouvois
„ jamais en jouir. Ce n'eſt pas trop
„ de ma vie entière pour expier l'im-
„ prudence d'un moment. Je ne puis
„ ni trahir, ni anéantir mes promeſſes;
„ & je ne puis ni écouter ni oublier
„ ce que m'offre un homme que je
„ ne voudrois pas perdre, & que je
„ ne peux conſerver. Dans la ſolitude
„ où le ſort m'a conduite je n'ai pas
„ trouvé la felicité, mais la manière
„ de ſupporter mes malheurs ſans y
„ ſuccomber. Mes combats à Paris
„ étoient au-deſſus de mes forces;
„ ici mon ſacrifice eſt une eſpèce de
„ douceur. Belval pouvoit, à Paris, à
„ chaque inſtant me faire rougir; ici
„ il ne fait que m'affliger. Dans mon
„ ame le duc de Spréville eſt à un
„ tel degré d'eſtime, qu'il eſt hors
„ de mon pouvoir de rien riſquer de
„ ce qui pourroit inquiéter ſon opi-
„ nion. Je ne veux pas aimer celui
„ qui me donnera la mort le jour

„ que je ſaurai qu'il aura renoncé à
„ moi. Son idée eſt le charme de ma
„ vie : elle recule le moment du ſom-
„ meil ; elle hâte mon réveil, & dou-
„ ble ainſi mon exiſtence. Ce que tu
„ reçois de mes lettres n'eſt pas la
„ vingtième partie de ce que j'écris,
„ & je ne m'éloigne jamais du même
„ ſujet. Lorſque j'erre dans mes pro-
„ menades écartées, je retrace dans
„ mon eſprit les ſentimens que je
„ confierai bientôt au papier, &
„ lorſque je crois avoir achevé, je
„ recommence ; j'ai redit la même
„ choſe, & je me conſole du déſordre
„ de mes lettres parce qu'il eſt l'image
„ de celui de mon cœur. „

Lorſqu'Adélaïde eut l'aveu de Sophie, elle la conjura d'être témoin de ſon bonheur, & de venir pour quelques jours à Paris, afin de concerter enſemble un établiſſement auquel, tôt ou tard, elle devoit prendre part. La famille de monſieur

de Belval, qui penſoit à un mariage pour lui, ne traitoit pas auſſi légèrement les engagemens qu'il avoit pris avec Sophie. On avoit preſſenti madame de Buiſſonval, & propoſé un dédommagement ſi l'on vouloit ſe prêter à une caſſation. Monſieur de Vigeac n'étoit pas embarraſſé de l'adhéſion de Sophie à un pareil projet; mais il vouloit qu'elle en tirât parti pour ſa fortune. Enfin le duc de Spréville penſoit ſérieuſement à un voyage d'Italie, & tous ſes amis lui conſeilloient de le décider pour diſſiper les ennuis ſecrets qui prenoient trop ſur ſon caractère.

Toutes ces raiſons ſe trouvoient amplement détaillées dans les lettres que recevoit Sophie, mais n'ébranloient pas ſa réſolution. Elle étoit attaquée bien plus fortement par les douces plaintes du duc de Spréville, qui ſollicitoit avec tant d'ardeur & de modeſtie un cœur auquel il avoit

quelques droits, ſi la tendreſſe, le déſintéreſſement, les ſoins, les ſacrifices peuvent en donner. Tout échoua contra ſon invincible projet. Tant de réſiſtance n'eſt pas dans la nature. Voici comme elle s'explique. L'odieuſe conduite de Belval avoit laiſſé voir, dans tout ſon jour, à Sophie, l'énorme faute dans laquelle elle étoit tombée. Ne pouvant ſe la pardonner, elle concluoit qu'un autre la lui pardonneroit bien moins. Dans ces principes, c'étoit un crime de contracter de nouveaux nœuds ſans les faire précéder de l'aveu de ſes torts : or cet aveu ne devoit jamais ſortir de ſa bouche, parce que pour une ame honnête & extrêmement ſenſible, il eſt poſſible de renoncer à l'homme qu'on adore, mais non à ſon eſtime. Quand même on n'y renonceroit pas tout-à-fait, il eſt affreux de deſcendre du rang où il nous a éleyé.

Lorſque

Lorſque l'on eut épuiſé toutes les voies de perſuaſion, il fallut reſpecter ſes arrangemens & attendre le moment où ſon ame ſeroit plus calme. La noce d'Adélaïde ſe fit; & le duc, ayant fini tous ſes préparatifs, partit pour Marſeille, d'où il devoit entrer en Italie par Gênes.

Sophie ne laiſſa pas ignorer une partie de ces événemens au ſage Ctéſiphon. Il s'abſtenoit de tout conſeil; mais la joie qui éclatoit ſur ſon viſage, lorſqu'il apprenoit les courageux refus de ſa nièce, déclaroit aſſez hautement ſon opinion. Le bonheur, ſelon lui, ne pouvoit exiſter ſans égalité & ſans indépendance. Ce ſeul principe, développé à propos, épargnoit à Sophie l'ennui des conſeils directs & la raſſuroit ſur ſa conduite.

Elle s'étoit faite aux uſages de la maiſon, en partageoit le travail & les amuſemens, & étoit auſſi heureuſe qu'on peut l'être quand on ne

voit pas ce qui plaît & qu'on n'a pas ce qu'on desire. Lise lui avoit fait présent d'un cheval, qui la mettoit à même d'étendre ses promenades & de varier ses courses champêtres. Sa correspondance avec Adélaïde prenoit le tiers de sa journée. Quelques romans exerçoient ses réflexions; non ceux qui ne présentent qu'une suite d'aventures invraisemblables & un amas de personnages imaginaires pleins de vices & de qualités qui ne sont ni de leur nature ni de leur siècle, mais ceux qui ajoutent quelques pages à l'histoire du cœur humain, & raffermissent le caractère & les vertus par la preuve qu'on acquiert, qu'ils sont la source de la félicité.

Elle étoit un soir plongée dans une pareille méditation, lorsqu'un singulier accident l'en retira. Elle avoit monté à cheval, & après s'être promenée pendant environ une

heure, elle deſcend, attache ſon cheval à un arbre & prend ſon livre. Cet animal, impatient, ſe dégage de ſa bride & s'échappe ſans que Sophie s'en apperçoive. Cependant, au bout d'un quart d'heure, elle cherche ſon palefroi, apperçoit la bride, & voit qu'il s'eſt échappé. Elle étoit à une lieue de la maiſon de Ctéſiphon, & le ſoleil baiſſoit. Tout cela l'inquiétoit moins que ſon porte-feuille égaré. Elle étoit dans l'uſage de mettre dans les fourreaux des piſtolets, du papier, des crayons, une écritoire, des tablettes; & lorſqu'elle ne liſoit pas, elle écrivoit au milieu des bois. Il lui ſembloit être ſeule avec la nature, & pouvoir s'abandonner à tout ce qu'elle & l'amour inſpirent. Elle regagne à grands pas la maiſon, & charge un des hommes de la ferme de courir après le cheval égaré. Au bout de deux heures il le ramène. Il l'avoit trouvé dans un village, où

l'avoient conduit des payſans qui s'en étoient ſaiſis dans leur pré ; mais l'écritoire, les tablettes, les crayons s'étoient ſans doute perdus par les mouvemens qu'il s'étoit donnés en galoppant.

Le lendemain, Sophie retourne au lieu d'où il s'étoit échappé, eſpère retrouver les traces, & dès-lors les papiers perdus. Ses recherches ſont vaines, & elle s'en retournoit triſtement lorſqu'elle apperçoit deux hommes qui traverſent ſa route & entrent dans un petit bois qui bordoit le chemin. Elle veut prendre le galop, lorſqu'elle voit s'avancer un de ces hommes, tenant d'une main ſon chapeau & de l'autre des papiers. L'eſpérance fait place à un premier moment de frayeur. Cet homme l'aborde & lui demande ſi ces papiers ne lui appartenoient pas. Elle les reconnoît, mais y trouve une autre écriture, & voit auſſi celle

du duc de Spréville. Malgré la ſurpriſe & le tremblement qui l'agitent, elle parcourt rapidement ce qu'il avoit tracé, & puis demande à cet homme qui lui avoit remis ces papiers. Il répond que c'eſt un grand ſeigneur. Et d'où a-t-il pu les avoir, continue Sophie? — Il les a trouvés ce matin en chaſſant; il a penſé que ceux qui les ont égarés enverroient aujourd'hui les chercher. Il m'a ordonné d'attendre juſqu'à ce que je viſſe venir quelqu'un. Donnez-moi un mot de votre main par lequel vous direz que vous les avez reçus. Rien n'eſt plus juſte, dit Sophie. Elle deſcend de cheval & écrit, penchée ſur un de ſes genoux, un mot qui raſſurât le duc. Comme elle ſe retourne pour remettre le billet, elle le voit à ſes pieds, tendant des mains tremblantes pour le recevoir. Sophie, plus agitée que lui, jette un cri, le relève & lui

dit : quoi, c'eſt vous? — Oui, c'eſt moi, que le haſard ſert contre vos inflexibles ſévérités, qui ai découvert enfin le lieu qui vous recèle & celui que j'habiterai le reſte de mes jours. Juſques à quand voulez-vous me haïr? — Vous avez lu ce que j'écrivois, & vous parlez de haine! — N'eſt-ce pas haïr que de ne vouloir pas aimer? Mais pourquoi ces champêtres habits? Pourquoi braver les ardeurs du ſoleil? Eh! vous avez beau faire, vous ne détruirez jamais vos charmes; & quelques vêtemens que vous empruntiez, vous ſerez toujours vous-même. — Mais quelle incroyable ſuite d'événemens vous a conduit dans ce bois? — J'allois chercher en Italie un autre climat, ma ſanté que vous me raviſſez. Je ſuis parti de Paris avec le comte de Maugran; il m'a engagé à paſſer quelques jours chez lui. Nous étions ce matin à

la chaſſe : un piqueur a ramaſſé ces papiers. J'étois près de lui. Il tenoit de l'autre main un porte-feuille. Je m'approche : il me le remet. Je reconnus vos ſacrés caractères, & depuis ce moment j'erre autour des maiſons voiſines & vous demande à tout ce qui peut me répondre. Je vous ai vue de loin parcourant les champs comme quelqu'un qui cherche ce qu'il a perdu ; mon cœur vous a dévinée. Je me ſuis attaché à vos traces. J'ai craint qu'à mon aſpect vous ne priſſiez la fuite. Un de mes gens vous a abordée ; & lorſque votre céleſte viſage & votre ſon de voix enchanteur ont ôté tous mes doutes, je ſuis venu à vos pieds attendre mon ſort. Apprenez-moi, belle Sophie, ſi je vous retrouve pour vous perdre encore. Dois-je ignorer toujours où vous vivez ? — Je ne prétends pas aujourd'hui vous le cacher ; mais la retraite où je vis

avec votre image, eſt inacceſſible à tous les humains. Je n'affligerai pas la vieilleſſe d'un mortel généreux, qui me recueillit avec bienfaiſance, en troublant ſa vie obſcure; & vous ne pouvez paroître chez lui ſans le faire repentir de m'avoir ouvert un aſile. — Ainſi donc vous avez arrangé votre exiſtence de manière à m'éloigner pour toujours. — Homme cruel! Quoi, vous aigrirez ſans ceſſe mes douleurs! vous ai-je fait un ſecret de ma tendreſſe?

Il n'y a que les amans qui puiſſent exprimer ce qu'ils ſentent. Sophie démontra au duc que ſa poſition ſeule s'oppoſoit à leur bonheur; que lors même qu'elle recouvreroit une liberté ſi précipitamment haſardée, il lui reſtoit encore un obſtacle invincible ſur lequel elle ne pouvoit s'expliquer ſans détruire le charme de leur union. N'eſt-ce donc rien pour vous, ajouta-t-elle, de ſavoir

combien les lois que je m'impoſe coûtent à mon cœur ? Je ne ſais, répondit-il, quelle eſpèce de ſentiment vous anime ; mais vous n'avez jamais, non jamais vous n'avez connu l'amour. Il s'égare, il projette ; mais lui-même détruit ſes projets : il eſt tour-à-tour foible & courageux, réſiſte & s'en repent. Il s'irrite, mais il revient. On l'offenſe, mais il pardonne. Il ſe venge, & pleure ſur ſa vengeance. Il tourmente, mais ne s'éloigne pas. La fierté, au contraire, ſe ſuffit à elle-même, & met au rang des vertus l'inflexible cruauté avec laquelle elle aſſaſſine l'amour. Ah ! Sophie, vous fîtes trop long-temps mon malheur ! Vous ne connoiſſez pas, non vous ne ſavez pas à quel point je vous adore. Venez recevoir mes ſermens au pied des autels. Mon cœur, ma main, mon exiſtence, tout eſt à vous. Ici, dans ces lieux même, choiſiſſons-nous

une habitation ; disposez de ma fortune ; enfin, tout ce qu'il vous plaîra m'imposer de conditions, je les accepte : mais ne nous séparons plus, car il est affreux de vivre errant, abandonné, & de porter partout le poison qui nous dévore.

Sophie n'avoit plus la force de répondre ; ses sens étoient trop agités, son cœur trop attendri. Les paroles expiroient sur ses lèvres desséchées. Elle lui demande quelques heures pour respirer, pour s'assurer d'elle-même, & lui promit de revenir le lendemain au même endroit, où ils détermineroient leur sort. Ils marchèrent jusqu'à la vue de la maison de Ctésiphon. Elle n'eut pas de peine à lui faire croire combien son oncle étoit sauvage : M. de Maugran avoit eu occasion de lui en parler, &, comme la plupart des gens qui parlent pour briller, exagéré les bisarreries d'un homme,

dont il avoit d'ailleurs médiocrement à ſe louer. En ſe ſéparant, le duc remit ſon bonheur entre ſes mains, & l'amour répéta encore les ſermens les plus tendres.

Sophie raconta à Ctéſiphon la ſcène qui venoit de ſe paſſer, & lui demanda conſeil ſur ce qu'elle devoit répondre; & pour qu'il pût s'expliquer librement, elle lui fit le tableau fidelle de ſon ame. Sa paſſion ne connoiſſoit plus de bornes, & ſa penſée étoit invinciblement attachée à l'image de cet homme; elle ſentoit qu'il lui ſeroit impoſſible de reſpecter ſes devoirs, s'ils ſe livroient au plaiſir d'être enſemble. Devenir ſa femme, entraînoit mille inconvéniens; être ſa maîtreſſe, excitoit de continuels remords. Son élévation réveilleroit les propos calomnieux. Son abaiſſement juſtifieroit ceux qu'on avoit tenus. Elle étoit d'une de ces familles qui doivent remer-

cier la providence de leur obſcurité. Un époux eſt plutôt infidèle qu'un amant. Elle ne pouvoit ſe diſſimuler qu'un pareil hymen feroit décheoir Spréville dans l'opinion publique, & moins encore ſupporter l'idée qu'elle étoit la cauſe de cette décadence. D'un autre côté, prendre place parmi celles que leur état livre au mépris général, & avec leſquelles on ne tolère des liaiſons paſſagères qu'à condition de les aimer ſans les eſtimer, de les voir ſans s'en occuper, jetoit ſur toute ſon exiſtence un deuil complet. Enfin, quel que fût le parti qu'elle choiſît, il ne lui paroiſſoit pas poſſible de laiſſer ignorer au maître de ſes penſées la fatale erreur où l'avoit jetée un premier amour : & qui pouvoit lui garantir l'effet de cette confidence affreuſe & néceſſaire, puiſque celui même qui la recevroit ne pouvoit pas répondre des traces qu'elle laiſſeroit

dans ſon imagination détrompée ?

Ctéſiphon l'écouta avec ſon ſang-froid ordinaire, & lui dit : Sophie, ſi vous étiez une femme ordinaire, je vous dirois qu'il faut étouffer l'amour, ſauver la vertu & vous plonger dans une ſolitude plus auſtère encore. Ces conſeils peuvent convenir aux paſſions foibles & aux ames communes. Mais je vous ai trop obſervée pour n'avoir pas vu que vous aviez autant combattu que le permettent les forces humaines. Des deux partis qu'il vous reſte à choiſir, le plus dangereux eſt le mariage. Il vous fera inévitablement perdre le cœur d'un époux. Plus il eſt honnête, plus le moment du réveil ſera cruel. On ne peut pas conſeiller l'autre état ; mais on peut plaindre, chérir, & même eſtimer encore, celles que l'amour y précipite. Quant à la confidence qui vous coûte tant à faire, il ne tient

qu'à vous de ne jamais vous mettre dans la néceſſité d'y venir. Telles ſont en général mes opinions. En voici la clef. Je diſtingue ce que défend la nature, & ce que preſcrit la ſociété ; la vertu, de l'innocence ; ce à quoi les paſſions nous entraînent, de ce que l'intérêt nous conſeille. Nous ne ſommes pas organiſés pour arriver tous au même degré de vertu. Ceux dans leſquels la nature allume un ſang bouillonnant, ne doivent pas être dirigés comme ceux que la nature fit dociles à la voix meſurée de la ſageſſe. Il y a peu de femmes, Sophie, à qui j'oſaſſe parler avec cette franchiſe ; mais je vous eſtime aſſez pour être sûr que vous n'abuſerez pas de mes conſeils. Si je ne vous preſſe pas de reſter à jamais avec nous, c'eſt que je ſuis convaincu qu'une ſolitude trop précoce peut faire autant de mal qu'une diſſipation outrée.

Non-seulement Sophie saisit tout ce que Ctésiphon lui avoit dit, mais même ce qu'il avoit pensé & cru devoir indiquer seulement. Elle passa donc une partie de la nuit à combiner sa réponse & à dresser les articles du plan qu'elle alloit arrêter.

L'heure du rendez-vous s'approchoit. Elle monta à cheval. A peine avoit-elle fait un temps de galop, qu'elle trouve le duc de Spréville, assis au pied d'un arbre, relisant les papiers perdus, dépositaires d'autant plus chers, que ce qu'ils contenoient avoit été écrit pour soulager un cœur trop plein de son amour. Le ciel étoit d'azur, le soleil doroit la plaine; ils cherchèrent l'ombre protectrice d'un chêne épais, & Spréville, agité, n'osoit presser ce qu'il brûloit d'apprendre. Sophie, plus embarrassée qu'elle ne l'avoit prévu, lui dit, en baissant les yeux : Je vous amène votre conquête; je ne

veux plus vivre que pour vous. Jamais homme ne fut plus aimé que vous l'êtes. Votre bonheur va devenir mon étude & une nouvelle paſſion. — Oh ! ma Sophie, que puis-je faire pour payer tant de bienfaits à la fois ? — Une ſeule choſe à laquelle tient toute ma félicité : conſerver vos chaſtes égards & me laiſſer l'illuſion de l'innocence. — Ah ! périſſe mon amour, le moment qui me verra braver vos répugnances ! — Eh ! ne nommez pas ainſi le beſoin de conſerver votre eſtime & de ne pas fournir le plus léger prétexte à l'inconſtance de votre ſexe.

Ils convinrent de leurs faits. Sophie conſentit à aller à Paris, mais deſira demeurer à Neuilly, où il viendroit auſſi ſouvent & de la manière que l'amitié l'autoriſeroit. Elle obtint l'agrément de venir tous les étés revoir les lieux témoins du plus beau

beau jour de ſa vie, & remplir les ſaints devoirs de la reconnoiſſance.

Le duc devoit ſupprimer les diamans, les voitures élégantes, le faſte des laquais, & tout ce qui annonce cet éclat inſenſé, par lequel la beauté indiſcrète, & plus ſouvent intéreſſée, annonce ſon empire. Spréville ſouſcrivit à tout : l'idée de ne plus la perdre l'abſorboit tout entier. Jamais l'amour n'a été ſi éloquent, ſi ſoumis, ſi tendre, ſi plein de cette douce ivreſſe qui atteſte l'entière jouiſſance de l'ame. Il vouloit, dès le même jour, la ramener à Paris. Non, mon ami, lui dit-elle, vous ne me ramènerez point ; vous me donnerez celui de vos gens qui m'aborda hier, & vous m'attendrez dans quatre jours à Neuilly, où vous me précéderez de douze heures pour me procurer Adélaïde, qui m'aidera pour mes affaires domeſtiques. Qu'on joigne

à ces arrangemens la répétition de ce qui s'étoit dit la veille, de plus tendres ſermens encore, & l'on aura le tableau fidèle de tout cet entretien, où l'amant le plus délicat n'inquiéta pas même un inſtant la ſenſibilité de Sophie.

Elle revint chez elle, annonça ſon départ à Ctéſiphon, après avoir obtenu la permiſſion de revenir tous les ans épurer ſon cœur dans ſa retraite philoſophique, & regagner ce qu'il auroit perdu à Paris. Quelque attaché que l'on ſoit aux bons principes, on ne l'habite pas impunément. Ctéſiphon lui donna des regrets ſincères, accepta ſa promeſſe. Liſe avoit ignoré tout ce qui s'étoit paſſé, & ne quitta pas Sophie ſans verſer un torrent de larmes. Celle-ci partit le lendemain, & ſe rendit à Paris au jour promis. Le plaiſir de revoir ſon ami fut mélangé d'un petit chagrin. Adélaïde étoit aux

eaux de Vichi. Le duc avoit ſuppléé à tout ; & Sophie ne redoutoit que ſa magnificence.

Rendre heureux ce qu'on aime eſt plus doux encore que d'être heureux ſoi-même. Sophie jouiſſoit de la liberté la plus complette & d'une aiſance au-deſſus de ſes vœux. Il lui manquoit la ſérénité de l'ame. Son nouvel état amenoit des réflexions amères ; & quoiqu'elle fût ſans reproche à ſes yeux, elle n'étoit pas ſans torts aux yeux d'autrui. On n'eſtime pas les hommes ; on s'entretient ſans ceſſe de leurs défauts, de leurs foibleſſes ; on accueille, même ſans examen, ce que la calomnie préſente : & malgré cela on veut tourner en ſa faveur l'opinion générale.

Madame de Buiſſonval, qu'elle étoit obligée de voir quelquefois, l'étourdiſſoit ſur ces petits inconvéniens ; mais ne les faiſoit pas diſpa-

roître. Je dis qu'elle étoit obligée de la voir quelquefois, parce que c'étoit par ſon entremiſe que monſieur de Belval vouloit rompre ſon mariage. Il entraînoit aſſez de nullités pour n'avoir pas de grands obſtacles à redouter ; mais il falloit du moins être d'accord. Il s'imaginoit que Sophie, orgueilleuſe de porter ſon nom, vendroit cher un pareil avantage. Madame de Buiſſonval, qui mêloit toujours quelques ſpéculations à ſes ſervices, préſentoit à Sophie un plan entièrement contraire à ſes vues. Celle-ci les rejetoit avec fierté : l'autre les défendoit avec cette âpreté, dont le principe s'étoit montré dans toutes les occaſions.

Monſieur de Belval avoit une ſœur mariée au comte de Belmontais. C'étoit une de ces femmes altières, qui croient que la fortune eſt tout, & qui ſe font une fauſſe gloire d'écra-

ſer ce qui leur réſiſte. Elle vouloit marier ſon frère. Ce temps des folies eſt paſſé, lui diſoit-elle ; l'amour, qui conſole dans l'infortune, n'eſt qu'un travers dans la proſpérité. Vous avez commencé par un lien ridicule, il faut finir par un mariage d'éclat.

D'accord avec ſon frère, elle mit dans ſes intérêts la province, la police, la poſte ; & à force d'argent & d'eſpions elle vint à bout de déterrer la retraite de Sophie en Bourgogne. Elle ſuppoſa que la pauvreté l'avoit forcée à cet exil, & la traita d'après cette ſuppoſition. Son inſolente lettre arrive chez Ctéſiphon le lendemain de ſon départ. Elle fut renvoyée à Sophie à Neuilly. En voici la teneur.

„ Il s'eſt préſenté, madame, ou „ mademoiſelle, car je ne ſais com- „ ment vous nommer, un moyen

„ d'adoucir votre état. Je vous con-
„ ſeille d'en profiter; car on trouve
„ peu de protecteurs quand on ſe
„ permet certaines irrégularités. Juſ-
„ qu'ici on avoit vu des hommes
„ enlever des femmes, mais on
„ n'avoit pas encore entendu parler
„ d'un homme ſéduit, enlevé &
„ marié, ſans preſque qu'il le ſût.
„ Vous voyez que, moi, je ſais tout.
„ Croyez-m'en, ma chère, faites
„ paiſiblement votre métier, & ne
„ jouez pas ſi gros jeu. Pour finir
„ ce beau roman, on vous offre
„ une penſion ou une ſomme, à
„ condition que vous vous déſiſte-
„ rez de toute prétention, & vous
„ réunirez à nos gens d'affaires,
„ pour faire annuller cet abſurde
„ contrat, de manière qu'il n'en reſte
„ pas de veſtiges. Si, contre mon
„ attente, vous joigniez à vos autres
„ fautes celle de refuſer mes offres,
„ vous ne tarderez pas à vous apper-

„ cevoir, que ſi je ſais ſervir, je „ ſais encore mieux nuire. „

Cette lettre perça le cœur de Sophie. Chez les femmes, même les plus douces, le premier inſtant de la douleur eſt toujours remplacé par un projet de vengeance. Elle répondit à madame de Belmontais une lettre froide, mais polie, dans laquelle elle prétextoit une incommodité, & diſoit que ſi madame la comteſſe vouloit ſe donner la peine de paſſer chez elle, on pourroit traiter d'une affaire qui paroiſſoit lui tenir fort à cœur. Elle indiquoit ſa maiſon, rue de Sève, N.° 26. C'étoit celle que le duc de Spréville lui avoit donnée avant ſon départ pour la province, & qu'il n'avoit jamais voulu reprendre. La comteſſe fit dire, que le lendemain elle s'y rendroit à ſix heures.

Sophie va l'y attendre. Elle étoit dans un extrême négligé. Cependant

une agraffe de diamans attachoit ſa ceinture, où pendoient des franges non moins riches. Des laquais, richement vêtus, meubloient ſon antichambre. Elle avoit fait venir deux avocats, qui attendoient dans ſon ſallon. La Comteſſe, très-empreſſée de finir, arrive exactement. Surpriſe de voir une auſſi belle maiſon, elle s'informe dans l'antichambre des perſonnes à qui elle appartient, & qui l'habite. On lui répond qu'elle eſt à madame, & que madame l'habite ſeule. Elle ne ſait que penſer, traverſe pluſieurs pièces richement meublées, & arrive dans un cabinet orné de ce que le luxe a de plus recherché. Sophie, dont la beauté étoit bien plus frappante que tout ce qui l'environnoit, lui fait d'aſſez froides excuſes ſur la peine qu'elle lui a donnée, ſonne pour faire entrer les avocats, & prie nonchalamment ces meſſieurs de traiter de la petite

penſion que madame la comteſſe veut bien accorder.

La comteſſe, furieuſe, pouvoit à peine étouffer ſa colère ; elle la diſſimule cependant, parce qu'elle vouloit, à quelque prix que ce fût, terminer cette malheureuſe affaire. Comme les avocats diſcutoient avec aſſez de chaleur cette matière importante, Sophie les interrompt. Madame la comteſſe, on ne tient pas à ce bruit ; voulez-vous paſſer dans mon boudoir : je viens de recevoir des gazes du dernier goût. La comteſſe accepte, non pour voir les gazes, mais pour exhaler ſon dépit, qu'elle ne pouvoit plus concentrer.

Dès qu'elle fut dans ce boudoir, Sophie la prévint, & s'emparant de la parole, elle lui articule ces mots : Je veux, madame, que vous ſachiez que je n'ai beſoin ni de penſion ni de protection. J'ai rendu

à votre frère ſa liberté, & ce n'eſt peut-être pas le ſeul ſervice qu'il me doive. Il me donne le droit de m'en ſouvenir, puiſqu'il l'oublie d'une manière ſi lâche. C'eſt moi que vous ſervez, en rompant ce mariage, qui, grâces au ciel, n'en eſt pas un. Il ne s'agit ni de dédommagemens ni de diſcuſſion. Je vous vaux par ma naiſſance, & il ne vous ſied pas d'inſulter une perſonne, qui, quand elle le voudra, ſurpaſſera votre rang & votre fortune.

En achevant ces mots, elle ouvre la porte, & dit aux avocats que tout eſt convenu, & que leur miniſtère n'eſt plus néceſſaire que pour dreſſer les actes de formalité.

Le lieu où ſe trouvoit madame de Belmontais, le ton de Sophie, qui tout à la fois étoit courageux & modeſte, ſa généroſité, ſa ſupériorité ſur ſon frère, lui en impoſèrent au point, qu'elle ne fit que

balbutier des phraſes découſues & ſans nerf. Elle ſe retira, &, comme tous les méchans, fut méditer des noirceurs.

Sophie, qui n'avoit rien dit de ſon projet au duc de Spréville, lui en raconta l'exécution. Il apprit avec un vif plaiſir que tout lien étoit enfin rompu. Mais dans la ſuite cette paſſagère ſatisfaction coûta bien des larmes à Sophie. Il lui manquoit Adélaïde, qui ſe trouvoit trop bien des bains, pour les interrompre ſubitement. D'ailleurs elle touchoit à cet âge, où ils diſpoſent à la fécondité ; & tous les jours elle importunoit le ciel pour obtenir le bonheur d'être mère. Née avec beaucoup d'eſprit, l'uſage du monde lui donnoit plus d'agrémens encore, & ſa ſociété dans ces circonſtances étoit un beſoin pour Sophie. Même avec l'amant le plus tendre, il manque un tiers, pour l'entretenir de ſes

qualités & de ſon propre bonheur. Les lettres gaies & piquantes d'Adélaïde y ſuppléoient autant que les lettres peuvent ſuppléer à ces rapports de tous les inſtans.

„ Quel prodige! quel changement! Ma Sophie à Paris! L'heureux Spréville a donc enfin achevé ſa conquête! Il le méritoit bien. Quel homme a l'eſpoir d'être aimé, ſi celui-là ne l'eſt pas. Sophie à Neuilly! Il me ſemble que c'eſt un rève. Il eſt des choſes qu'on ne peut pas conſeiller. Mais l'amour, qui a ménagé tout ceci, ſait ce que j'ai penſé, ſouhaité. J'aurois quitté tous les bains de l'univers; mais ma ſanté, qui appartient autant à mon mari qu'à moi-même, eſt ſi heureuſement changée, qu'il faut mériter en entier les bienfaits de la nymphe de Vichi. Je ne t'ai pas encore parlé de ce mari fort complaiſant, un peu bavard, paſſa-

blement inſtruit. Ce n'eſt point un de ces hommes qu'on aime, mais un mari avec qui l'on vit ſans peine. Si j'étois plus jolie, je ne le trouverois pas bien. Quant à Vichi, c'eſt comme tous les bains du monde. Le jeu, que les gens de qualité appellent une occupation, amène le ſujet des entretiens. Les bains ſont le rendez-vous général des vieilles filles & des veuves qui cherchent un mari, des femmes galantes qui s'ennuient du leur, des gentilhommes aiſés qui paſſent le reſte de l'année dans leurs terres.

„Nous avons la comteſſe de Frézi, qui trouve une eſpèce de cour partout où elle va, parce qu'elle a des talens ſans prétention, de l'eſprit & de la bonhommie, de la complaiſance & une volonté. Elle a une ſœur, mademoiſelle de Verone, un peu romaneſque, un peu exaltée, mais poſſédant toutes les qualités

du cœur, & mettant dans la vie ſociale une activité précieuſe ; & puis monſieur de Frezi, toujours levé à quatre heures, montant à cheval avec l'un, chaſſant avec l'autre, déjeûnant avec celui-ci, jouant avec celui-là, ſachant tout, ne blâmant rien, le premier habillé, le dernier à table, étranger à toute eſpèce de chagrin. Veux-tu connoître nos agréables : c'eſt un monſieur de Jy, ne manquant point d'eſprit, mais timide ; amoureux diſcret de mademoiſelle de Verone ; liſant depuis vingt années, ſans en avoir l'eſprit plus cultivé ; fort économe & n'ayant jamais le ſou ; recherché dans ſa parure, dans ſes chevaux, & mettant une ſecrette vanité à tous ces exercices du corps : c'eſt un baron de Poliſſin, grand faiſeur de pointes & de rébus : c'eſt un abbé Piron, qui a ſes poches pleines de couplets malins, de libelles, de

pamphlets, & ſe piquant d'être toujours au courant de l'Europe: c'eſt le marquis de Juncara, agréable s'il en fut jamais, ſe levant tard, perçant les nuits, ne dînant jamais à l'heure de tout le monde, recherché juſques dans ſa robe-de-chambre.

„ On veut à toute force s'amuſer; on épuiſe bientôt les dîners, les promenades, les danſes, les courſes aux environs. On prend les eaux à ſix heures; à neuf la chaleur commence à ſe faire ſentir, & chacun ne ſait que faire depuis ce moment juſqu'à midi, qui eſt l'heure de la toilette. Madame de Frézi propoſe des lectures: mais que lire? Les bons romans ſont connus, les mauvais ſont bailler; les vers fatiguent; les pièces de théâtre, il faut les voir jouer. Le marquis propoſe d'Arnaud; c'eſt bien moral, dit l'abbé: Dorat; c'eſt bien maniéré: les égaremens de l'amour; c'eſt bien com-

mun : Galathée ... fade : Thélephe ; triſtement ſage : Cecilia ... ne finit point. Eh bien, dit madame de Frézi, cauſons, puiſqu'on ne peut plus lire. Et voilà comme les jours ſe paſſent, ou ſe perdent, comme tu voudras. „

Sophie attendoit Adélaïde avec d'autant plus d'impatience, que la comteſſe de Belmontais lui préparoit quelque ſujet d'inquiétude. Tout ſe découvre. Le duc de Spréville ne mettoit pas aſſez de myſtère dans ſes viſites à Sophie, pour qu'elles fuſſent ignorées de quiconque avoit le moindre intérêt à connoître le genre de vie qu'elle avoit adopté. La comteſſe ne tarda pas à ſavoir qu'il étoit le bienfaiteur de Sophie. Elle exagéra ſes dons, & répandit l'alarme dans ſa famille. Le maréchal de ***, ſon oncle, connu par ſon amour pour l'ordre & la ſévérité de ſes mœurs, appréhenda les ſuites

ſuites d'une pareille liaiſon ; & au défaut de l'autorité, qu'il n'avoit pas, il prodigua les conſeils juſqu'à l'importunité, & avec plus de zèle que de prudence. Il invoquoit déjà les rigueurs du gouvernement contre une fille innocente, lorſque l'intrigante Buiſſonval découvrit à temps cette trame d'injuſtices.

Le duc, craignant de troubler les beaux jours de ſon amie, lui déroba ſoigneuſement ces petits orages domeſtiques ; mais ſa phyſionomie, dépoſitaire des peines de ſon ame, ne cachoit pas entièrement les ennuis qu'il éprouvoit. La ſenſible Sophie ſoupçonnoit que déjà l'habitude d'être enſemble amenoit la langueur qui tue l'amour. Monſieur de Spréville, pour éloigner à jamais une auſſi cruelle penſée, lui donna à comprendre, que des perſonnes jalouſes de ſa félicité avoient alarmé ſes parens, & que les com-

bats fréquens qu'il livroit à leurs fauſſes préventions, laiſſoient quelquefois des traces ſur ſon viſage agité.

J'avois prévu pour vous, dit-elle, les malheurs d'une pareille liaiſon. Il n'eſt point de pays ſur la terre où l'on croie à l'innocence; mais ici on ne croit pas même à l'honneur & aux ſimples vertus ſociales. Le duc la raſſura par les ſermens les plus tendres. — Ce n'eſt pas de vous que je douterai jamais ; mais je me défie des événemens. Ce ſont eux qui renverſent les projets. Ils ne changent pas la volonté, mais ils la rendent vaine.

Madame de Buiſſonval ſembla confirmer les preſſentimens de Sophie, & lui inſpira des précautions contre ce que l'intrigue & la méchanceté pouvoient entreprendre. Dans un gouvernement où l'autorité eſt toujours dans les mains de la no-

bleſſe altière, vindicative, ignorante, ſuperficielle ; où il eſt commun de la ſurprendre, facile de la ſéduire, poſſible de l'acheter, le foible a tout à craindre.

Madame de Buiſſonval exagéroit ces maux, pour porter inſenſiblement Sophie à faire uſage de ſon empire, & à ſanctifier par un hymen ſolide une union qui auroit toujours pour elle les apparences. Indocile à des conſeils qui pouvoient compromettre ſon ami, Sophie rejetoit ſans ménagement tout ce qui pouvoit ramener à ce hardi deſſein ; mais, trop prudente pour négliger les avis, elle imagina de tirer parti, en faveur de ſa tranquillité, des offres que lui réitéroit le duc.

Celui de ſes parens, ou plutôt le ſeul auquel il dût des égards, de l'amitié & de la reconnoiſſance, étoit le maréchal de ***. Sophie lui écrivit, pour lui demander un

rendez-vous. Il lui fit répondre, qu'il paſſeroit chez elle dans l'après-dînée. Elle le fit prier de l'attendre ; il inſiſta, & vint en effet comme il l'avoit promis. Sophie entra tout de ſuite en matière, & lui dit, qu'elle avoit deſiré avoir l'honneur de le voir, pour diſſiper ſes alarmes, & l'inſtruire de la nature de ſes liaiſons avec ſon neveu. — Vous avez, monſieur le maréchal, trois choſes à craindre. Une paſſion impérieuſe, qui l'enleveroit à la ſociété & le diſtrairoit des devoirs de ſon état ; une bienfaiſance, qui dérangeroit ſa fortune ; ou une adreſſe de ma part, qui le conduiroit inſenſiblement à un mariage mal aſſorti. Voici ce que je vous atteſte ſous la loi de l'honneur & en préſence du ciel, que je ne voudrois pas rendre témoin d'un parjure. Je ſuis l'amie du duc de Spréville, & rien de plus. Je n'ai rien accepté

& n'accepterai rien de ce que ſon induſtrieuſe généroſité a imaginé pour moi. La maiſon, les diamans, les contrats, rien ne m'appartient. Je ne puis, je ne veux être & je ne ſerai jamais ſa femme. Du moment que je manquerai à l'un de ces trois points, armez votre crédit, votre autorité, votre vengeance contre moi. Mais ſi, fidelle à mes principes, je ne vis que pour ajouter quelques doux momens à la brillante exiſtence de votre neveu, protégez une amitié ſi reſpectable; rendez-lui cette familiarité qui fait le bonheur de ſa vie; ſauvez-moi de la jalouſe rage d'une femme qui m'avoit inſultée, & que je n'ai qu'humiliée.

Le maréchal s'étoit ſi peu repréſenté une femme ſemblable à celle qu'il venoit d'entendre, que ſa ſévérité fut déſarmée dès ce commencement de l'entretien. Mais ſi

la ſenſibilité nous entraîne à la confiance, la raiſon nous en détourne. Le maréchal, qui avoit paſſé ſa vie avec les femmes de la cour, ne crut point à cette ſageſſe dont ſe targuoit vainement *la prude* Sophie, & n'imagina pas que ſon neveu eût ſeulement eu l'idée d'un pareil mariage. Cependant il la jugea dangereuſe, parce qu'elle étoit modeſte & ſpirituelle ; mais peu véridique, puiſqu'elle promettoit des choſes au-deſſus de ſon ſexe. Il la raſſura contre la mauvaiſe volonté de la comteſſe, & prétendit, comme les vieux ſeigneurs, que le gouvernement n'étoit jamais injuſte, & qu'il falloit lui arracher la foudre.

Le maréchal n'eut rien de plus preſſé que de raconter au duc de Spréville ſon entretien avec *la vertueuſe* Sophie. Il parodia ſes beaux ſentimens, & finit par dire que ces ſortes d'arrangemens, enviſagés

même ſous le côté le plus agréable, entraînoient néceſſairement de longs & fréquens ennuis. " — Sans parler, „ ajoutoit-il, de la dépenſe ſans „ bornes, & des événemens déſa- „ gréables qui naiſſent preſque tou- „ jours de ces ſortes de liaiſons, „ je ſoutiens qu'il ne peut jamais „ y avoir cette délicateſſe qui nour- „ rit le feu du deſir, ni les flat- „ teuſes préférences qui, à chaque „ moment, mettent l'amour-propre „ en jeu, ni les ſacrifices courageux „ qui juſtifient la conſtance. L'édu- „ cation de ces perſonnes borne les „ entretiens à deux ou trois ſujets. „ Si on deſcend à leur ton, c'eſt „ aux dépens de l'amabilité : ſi „ elles montent au nôtre, c'eſt une „ caricature. Tous les grands inté- „ rêts de la ſociété diſparoiſſent de- „ vant elles. Etrangères à l'élévation „ de nos proches, aux diſgraces „ de nos ennemis, aux avancemens

„ comme aux chutes, les princi-
„ paux reſſorts de l'ame ſe relâ-
„ chent. J'ai un peu oublié ce que
„ c'eſt que l'amour; cependant il
„ m'en reſte encore quelque confuſe
„ idée. Qu'eſt-ce que c'eſt, quand
„ il n'y a jamais de rivaux à re-
„ douter, de faveurs à obtenir?
„ Qu'eſt-ce qu'un commerce où
„ l'on ne peut ſe confier ſans im-
„ prudence, ou parler raiſon ſans
„ faire bâiller. Y mêlez-vous vos
„ amis? Ils vous donnent des ridi-
„ cules ou des chagrins. Si vous
„ vivez en tiers avec l'amour, lui-
„ même s'ennuie & vous laiſſe ſeuls
„ au milieu des ſoupirs. Je ne blâme
„ pas ceux qui voient différemment;
„ mais je ſoutiens que le mariage,
„ ſur lequel tombent tous les ſar-
„ caſmes, & qui dans le fait n'eſt
„ pas fort amuſant, comporte infi-
„ niment plus d'agrémens, faiſant
„ abſtraction dans ce moment-ci

„ de l'intérêt qu'a la ſociété à l'o-
„ pinion contraire. „

Ces diſcours ſembloient à Spréville les préjugés du vieux âge. Le maréchal, s'appercevant qu'ils étoient ſans ſuccès, chercha un moyen plus efficace. Il ſollicita pour ſon neveu une commiſſion qui devoit l'éloigner. Il étoit alors queſtion d'un mariage entre une princeſſe de France & monſeigneur le duc de ***. Il ſe célébra à Chamberri. Monſieur de Spréville fut au nombre de ceux qui eurent l'honneur d'accompagner cette princeſſe. Cette abſence devoit durer trois mois. Sophie vouloit, pour déconcerter la calomnie, les paſſer chez Ctéſiphon. Mais Adélaïde, qui revint de Vichi dans ces circonſtances, s'y oppoſa. Le duc lui-même fut d'avis que Sophie demeurât à Paris, & de déterminer dès ce moment le genre de vie qu'elle vouloit mener. En vous formant une ſociété

choiſie, diſoit-il, vous vous aſſurerez autant de défenſeurs ; & les témoins finiſſent toujours par faire taire les bavards imprudens. Dans le nombre de ceux qu'il choiſit, on diſtinguoit ce philoſophe courageux, qui emploie un eſprit exercé au grand, & une ame de feu, contre ce qu'il croit dangereux aux rois, & ſurtout aux peuples. Il oppoſe la réſiſtance de la raiſon aux coups d'autorité que les gouvernemens ſe croient permis, pour réſiſter eux-mêmes aux événemens. Il les éclaire ; & lorſqu'une opinion deſpotique, dans quelque coin du globe que ce ſoit, menace la liberté ou la félicité des individus, il eſt là pour en arrêter les progrès. Un homme en place, qui arrivoit chez un miniſtre, diſoit un jour devant lui : On trouve monſieur de Mir... partout. Oui, répond-il, comme les pompiers au feu. Il mérite d'être

distingué, l'écrivain dont la plume ne chancelle pas à la vue des tours & des bastions vengeurs de l'autorité courroucée.

Le comte de Merseuil, assez léger, fort ignorant, mais bien aimable. Jamais on n'eut plus de saillies, plus de grâce en racontant, plus de fécondité sans babil. Cette gaieté vive, cet abandon délicieux, l'air de se trouver où l'on desire être, sont de ces agrémens qui livrent, à qui les possède, les cœurs & les suffrages. Le comte de Merseuil enfin est un de ces hommes auxquels on peut demander toute espèce de services qui n'exigent pas d'activité. Il partageoit sa bourse, mais il ne sollicitoit pas. D'ailleurs il ne falloit ni compter sur ses engagemens de société, ni lui confier sa maîtresse, ni lui parler une demi-heure de la même chose.

L'abbé de Pédanges, qui dissi-

mule une raiſon profonde ſous les dehors apparens de la frivolité, & dont les jugemens rapides ſont autant de traits de lumière qui tombent ſur les beautés ou ſur les défauts de l'objet, ou ſur l'inutilité de la queſtion ; mais dérobant avec art ſon eſprit & juſqu'à ſa facilité, il montre une bonhommie, une indifférence pour les ſuccès, qui redouble l'empreſſement de bien des gens. Il étoit ſoupçonné d'ignorer ſon mérite.

Sergi, qui reſſuſciteroit le vaudeville, ſi le théâtre ne s'étoit pas emparé de tout le ſentiment de la nation... St. Preux, enthouſiaſte, éloquent, mais grand peintre de ſociété : Hervé, qui cherche un peu, mais qui trouve toujours : Guimay, obſervateur adroit, conteur intéreſſant, plein d'idées faciles & ingénieuſes, moins preſſé des louanges que des ſuffrages : dix autres encore, moins ſavans peut-être que les

originaux de ces portraits, mais distingués dans le monde par quelques traits de cet ensemble qui forme l'homme aimable.

Sophie, à qui leur langage, leurs manières, leur ton étoient peu familiers, fut frappée de l'empire de l'esprit. Les soupers les plus simples lui paroissoient de vraies parties de plaisir; & l'adresse de ces messieurs à distribuer l'emploi de la journée, à varier les amusemens, l'entraîna bientôt dans cette dissipation qui ne laisse seulement pas le temps de réfléchir sur le vide qui la suit. On se la reproche d'autant moins, qu'elle est sans crime; on se croit très-vertueuse, parce qu'on n'a le temps d'aimer personne. Mais l'esprit se volatilise, le cœur s'y éteint, l'ame se rétrécit, la mémoire se charge de mille historiettes frivoles, l'idiôme s'altère; enfin on se nullifie, s'il étoit permis de

créer un mot pour éviter une périphraſe.

Telle étoit la ſociété que monſieur le duc de Spréville choiſit à Sophie avant de partir pour ſa nouvelle commiſſion. Que de larmes, que de regrets accompagnèrent cette ſéparation !

Le maréchal, qui connoiſſoit ces meſſieurs, les exhorta à donner promptement un ſucceſſeur à ſon neveu, & à familiariſer ſa Sophie avec les uſages de la cour. Il eſpéra ſur-tout dans le comte de Merſeuil, qui avoit la coquetterie des femmes & la préſomptueuſe confiance de ſon ſexe.

Le duc de Spréville, qui partit alors, laiſſa Sophie dans un abattement & dans une triſteſſe preſque inacceſſibles aux ſimples amuſemens de ſociété. Elle ſuppoſa même une maladie pendant les premiers jours, pour apprendre d'Adélaïde & lui

confier ce qu'elles n'avoient pu riſquer dans leurs lettres. Leurs entretiens rouloient preſque toujours ſur leur ami. La juſtice que nous rendons aux abſens, & le plaiſir que nous trouvons à nous en occuper, acquittent envers eux une partie de notre reconnoiſſance : tant il eſt rare que les objets préſens n'effacent pas leur ſouvenir.

Cette retraite fut abrégée par l'importunité néceſſaire de monſieur de Vigeac, dont Sophie ne ſupportoit ni le ton, ni la gaieté, ni les manières. Il fut même la cauſe innocente de quelques plaiſanteries, que valurent à Sophie les fréquentes viſites du comte de Merſeuil. Elle le recevoit, parce qu'il la délivroit de ſon cruel beau-frère. Pour l'ordinaire il levoit le ſiége lorſque le comte paroiſſoit, ou gardoit un ſilence prudent devant un homme qui avoit toutes les grâces de l'eſ-

prit & l'aiſance de quelqu'un qui eſt continuellement applaudi. D'ailleurs voici le portrait qu'elle en faiſoit. Comment pourroit-il devenir dangereux, cet homme dont l'amour-propre eſt fatigant, la ſenſibilité uſée, & l'égoïſme ſi mal déguiſé? Ses contes ſont plaiſans, mais il ſe répète. Il a de fréquentes ſaillies, mais il en faut faire honneur à ſa mémoire. Son eſprit eſt gai, prompt, mais ſeulement lorſqu'il médit. Plus empreſſé de ſéduire que de plaire, une femme ne pourroit ſe lier ſans inquiétude, ſe confier ſans remords, le quitter ſans danger.

A peine avoit-elle donné ſes derniers coups de pinceau, qu'on l'annonça. Dans un quart-d'heure il donna les nouvelles, raconta les anecdotes ſecrètes, que tout le monde ſait, déchira deux ou trois femmes, ſe mocqua de quelques miniſtres,

miniſtres, diſſerta ſur les édits. Monſieur de Vigeac, que tant de vivacité anéantiſſoit, fut ſe dédommager & faire l'aimable à ſa façon avec Adélaïde. Ainſi Sophie ſe trouvant ſeule avec le comte, il entra en converſation réglée. — Vous êtes aimable, & ſurtout vous avez de quoi l'être. Vous avez pris Spréville. Cela eſt plus ſage qu'amuſant. Il eſt trop jeune pour la morale, ou ſa morale eſt trop triſte pour ſon âge. Auſſi cela commence-t-il à languir; c'eſt fort bien. — Je ne rends point compte du genre de mes ſentimens pour monſieur de Spréville; mais on me déſoblige d'une cruelle façon, quand on héſite ſur la juſtice qui lui eſt due. — Si vous le gardez, je veux être votre ami: ſi vous le quittez, j'eſpère être votre amant; car il faut que je vous ſois quelque choſe. — Si vous continuez ſur ce ton, vous

ne me ſerez qu'un homme odieux, avec lequel j'éviterai toute eſpèce d'entretien. Y a-t-il donc infiniment d'eſprit à prendre ce ton confiant déplacé ? — Je vous jure qu'à la cour cela paſſeroit pour de la timidité. — J'en doute ; mais quand cela ſeroit, pourquoi me traitez-vous comme une femme de cour, moi qui ſuis à cent lieues d'en avoir les grâces, & à qui vos mœurs conviendroient ſi mal ? — Je ſais que vous n'êtes point de ces femmes que l'on commence par avoir, quitte à les aimer, ſi l'on peut. Auſſi me rendez-vous, j'eſpère, la juſtice, que j'ai pouſſé le reſpect aux dernières extrémités. — Si c'eſt là votre but, il vous reſte encore quelque choſe à changer dans vos expreſſions. — Sans me chicaner ſur un mot, expliquons-nous, je vous prie, une bonne fois ſur la manière dont vous comptez vivre. — Pour-

quoi nous expliquer là-deſſus? quel intérêt y prenez-vous? — Quels que ſoient vos projets, vous avez beſoin d'un ami, ou de gens du moins qui diſputent le champ de bataille aux comteſſes de Belmontais. — Votre ton, votre phyſionomie ne ſont pas les interprètes de l'amitié. — Je réponds de mes intentions, & livre ma phyſionomie. Au fait, quelle exiſtence voulez-vous prendre dans le monde? Sans jeter un regard indiſcret ſur votre intérieur, il ne faut pas vous diſſimuler que la manière dont vous vivez décide la queſtion, & vous auriez fait une ſottiſe de ne pas faire une folie. — Mais ne faut-il donc exiſter que pour ceux qu'on ne voit pas, qu'on ne connoît pas, qu'on ne veut pas voir, qu'on ne veut pas connoître. Si je fais que mes devoirs ſont reſpectés, ſi mes amis n'en peuvent douter,

qu'ai-je beſoin d'autres ſuffrages? — Parce que les hommes ont juré de ne pas laiſſer la vertu en paix. Si jamais l'on étoit perſuadé, que, ſenſible, ſage, déſintéreſſée, vous n'exiſtez que pour un ſentiment pur & honnête, vous ſeriez en butte à toutes les perſécutions. Mais ſi l'on vous croit adroite ou facile, loin de troubler vos jours, on s'empreſſera de les embellir. — Du moins accorderez-vous que l'on peut vivre ignorée? — Alors c'eſt votre ami qu'on dégoûtera, en lui donnant tous les ridicules qui dérivent d'un mauvais choix.

Sophie devenoit rêveuſe, & tomboit dans cette eſpèce de ſérieux qui ne provient pas de l'ennui, mais d'un invincible effroi pour l'avenir. Le comte de Merſeuil ſaiſit cet inſtant, & mêlant le ſentiment à la raiſon, il lui dit: „ Je ſuis aſſurément très-loin de vous aimer;

du moins j'en jurerois : mais vous m'inſpirez un intérêt ſi vif, que je ne puis m'empêcher de joindre mon expérience à vos nombreux moyens de ſéduction. Je vous vois embarraſſée de votre nouvel état. Il n'en eſt point où l'on ne puiſſe conſerver l'eſtime, j'ai penſé dire une eſpèce de conſidération. On y parvient en ne faiſant pas tout ce que cet état permet, & en pratiquant les vertus dont il diſpenſe. On vous tient compte de cette ſurérogation. Qu'eſt-ce qui a déshonoré l'héritage des Aſpaſies & des Léontium ? l'amour de l'or & le défaut de ſincérité. Les hommes pardonnent les folies de l'amour, mais ils puniſſent par le mépris les calculs de l'égoïſme ou de l'intérêt.

N'aſpirez pas aux égards dus à la ſageſſe auſtère, & ſoyez ſatisfaite de ce qu'on accorde à la franchiſe, aux talens modeſtes, à la gaieté ſpi-

rituelle. Laiſſez le faſte à l'opulence titrée ou financière ; contentez-vous de l'élégance permiſe à tous les états. Fuyez la ſociété des femmes délaiſſées, qui s'offriront chez vous pour dames d'atour, dans l'eſpoir d'être un jour vos rivales. Soyez enfin difficile dans vos choix, indulgente avec vos amis, fière avec les femmes protectrices. N'adoptez jamais un ſpectacle comme le champ-clos de vos coquetteries, le rendez-vous de la jeuneſſe accoutumée aux conquêtes. Tenez à la ſincérité plus qu'à la conſtance, à l'amitié autant qu'à l'amour. Penſez enfin, qu'il eſt différentes ſortes de probité, & qu'on n'eſt obligé qu'à celle de ſon état. „

Ainſi le comte de Merſeuil, paſſant de la plaiſanterie à la raiſon, & mêlant de l'intérêt à quelques prétentions, l'amuſoit & acquéroit quelques droits à ſa reconnoiſſance,

paroiſſant ne rêver qu'à ſon bonheur.

Sophie n'en étoit pas encore au point de ſavoir que cette manière eſt plus dangereuſe que les aveux précipités & que les grandes phraſes de la paſſion en délire. Elle ne s'appercevoit pas ſurtout, que cet homme, ſi peu galant dans ſes propos, étoit mépriſable dans ſes intentions. Ses ſoins ne produiſirent pas l'amour, mais le plaiſir d'être enſemble ; & déjà même elle ſe reprochoit tout ce qu'elle avoit dit contre lui. Quelques éloges, le plaiſir de voir un homme qui parloit agréablement, hauſſèrent les eſpérances du comte de Merſeuil, & il comptoit remplir les vues du maréchal de ***, lorſque tout-à-coup Sophie annonce un voyage.

Elle s'apperçut que ſon inexpérience l'avoit rendue trop attentive aux converſations du comte. Son

cœur n'entroit pour rien dans cette petite imprudence ; mais elle l'avoit assez distingué, pour que l'on soupçonnât sa constance. A ce motif il s'en joignit un autre. Tout le monde se réunissoit pour lui persuader qu'il falloit connoître les plaisirs, pour les quitter un jour sans regrets, & qu'une solitude prématurée finissoit ordinairement par un retour, que le monde alors accueilloit assez froidement. La circonstance étoit favorable. Monsieur de Vigeac vouloit revoir sa patrie. Sophie propose à Adélaïde d'aller à des eaux, le rendez-vous du ton, de la liberté aimable & de toute espèce d'amusemens. Ce qui m'a frappée à Paris, ajoutoit-elle, c'est que les hommes ont tous la même physionomie, les mêmes expressions, la même amabilité ou les mêmes défauts. Changeons le lieu de la scène ; abandonnons-nous aux événemens, &

voyons ſi les François ſont partout les mêmes.

Adélaïde accepte ; les ordres ſe donnent ; elles ſont parties. Leur premier ſéjour fut à Bagnols. Après avoir traverſé une vaſte plaine, on trouve aux pieds d'une chaîne de montagnes les eaux ſalutaires qui réparent une ſanté prodiguée, ou viennent au ſecours d'une conſtitution débile. Des hommes de toutes les nations y apportent quelques incommodités, beaucoup d'oiſiveté, l'amour du plaiſir, la paſſion du jeu, l'inquiétude ou plutôt le beſoin de ſe déplacer ſans ceſſe. Etre préſenté, c'eſt être connu. Sophie ne douta pas que l'amuſement ne préſidât à l'emploi des journées. Quelle fut ſa ſurpriſe ! On ſe preſſoit de ſe réunir ſans avoir rien à ſe dire. Les mêmes heures ramenoient les mêmes paſſe-temps. Des dîners triſtes conduiſoient à des jeux

languiſſans. La promenade rempliſſoit l'intervalle juſqu'au ſouper. On n'avoit pas la reſſource de médire, puiſqu'on ne ſe connoiſſoit pas. Bref, il n'y avoit de gais que les malades, de contens que les médecins, d'heureux que les banquiers. Logemens incommodes, chère déteſtable, dix importuns pour un homme aimable, dix curieux pour un homme empreſſé. Tout cela fatigue & ne diſtrait point, dit Sophie. En effet, ajoute un homme qui l'entendit, les bains ne ſont agréables que pour les joueurs de profeſſion, les femmes eſclaves, les maris ſtériles: mais ſi vous cherchez le plaiſir, ſaiſiſſez le moment; dans deux jours commence la foire de Beaucaire. L'affluence met à même de choiſir. Spectacles, ſoupers, promenades, bals, dépenſes, originaux: un jour ne reſſemble pas à l'autre. Partons, partons, dit Sophie;

ce tableau charmant éveille mon desir. Elles arrivent.

La difficulté de se loger donna un instant d'humeur ; mais on devint facile en raison des dédommagemens annoncés. On prit encore son parti sur une chère détestable. Le lendemain matin les courses commencent. — Est-ce pour la première fois, madame, que vous venez à cette foire? — Oui monsieur. — L'extrême chaleur fait craindre que cette année il n'y ait pas autant de monde qu'à l'ordinaire. — Les plaisirs ne se trouvent pas toujours dans la cohue. — Le prince de ... y vient régulièrement; ses fils le suivent : mais il est en grand deuil depuis un mois. — Vous avez des spectacles. — Ils sont bons; c'est dommage que nous ayons perdu R... & S... Ils eussent surement obtenu votre suffrage. — Les bals les remplaceront.

— Nous avions en effet des redoutes charmantes. Depuis quelques années on s'eſt refroidi. — Quelle eſt donc ici la manière de vivre ? — Le matin on court les marchands ; chacun dîne chez ſoi : c'eſt plus commode pour les femmes. Elles font leur toilette ; & puis l'on va examiner les paſſans. Quand il fait trop chaud pour ſe renfermer dans une ſalle de ſpectacle, on imagine des parties de plaiſir ; on joue au lotto-dauphin, par exemple.

Dans tout cela Sophie cherchoit ce qu'on lui promettoit toujours, & ce qu'elle ne trouvoit jamais. Elle vit la foule, ne connut perſonne, fut excédée d'une quantité de nouveaux viſages, & confioit à Adélaïde qu'elle préféroit encore les bains aux foires, puiſque la campagne offroit une reſſource qui n'eſt pas dans les villes. J'ai preſque regret ajouta-t-elle, de n'avoir pas accepté

les offres du comte de B.... (il l'entendoit) ; peut-être nous fuſſions-nous plus amuſées dans ſon château qu'à cette foire. — Qui nous empêche d'en faire l'eſſai, meſdames, dit-il? — Volontiers. C'eſt être bien complaiſant, & nous vous en tenons le plus grand compte.

Monſieur de B.... plaiſanta ſur ce qu'il n'étoit qu'un pis-aller, & ſe vengea par une ſuite d'attentions, dont il falloit ſavoir gré, mais qui n'en étoient pas moins gênantes. Il fit tout voir & tout admirer, expliqua ſes plans & les changemens heureux faits aux bâtimens de ſon père. Le ſouper fut ſuivi d'une ſurpriſe. C'étoit une comédie de ſociété, jouée par les enfans de ſes fermiers & quelques-uns de ſes gens. „ Vous retrouvez, dit-il, „ l'âge d'or; nous ne ſommes pas „ de votre ſiècle. Je ſuis aſſez mal-

„ heureux pour m'amuſer des plai-
„ ſirs innocens. J'aime ma femme
„ comme un bourgeois. „ Qu'on ſe repréſente un théâtre fait avec des paravents ; de grandes filles bien gauches & bien timides ; de petits garçons qu'on ne comprenoit pas, gâtant de toutes leurs forces une pièce excellente, *les fauſſes infidélités.*

Elle finit pourtant. Ma fureur eſt de veiller, dit le comte. Et la mienne reprit Sophie, de me coucher le jour que j'arrive. — Eh bien, arrangeons donc la journée pour demain. — Ah! n'arrangeons rien. Les plaiſirs prévus perdent trop. En diſant ces mots, elle gagne ſon appartement, où enfin elle reſpire.

Le lendemain le comte, levé preſqu'avec le ſoleil, étoit ſous ſes fenêtres ; elle y paroît. Après l'avoir comparée à l'aurore aux dépens de celle-ci, il dit: Eh bien, que faiſons-nous, belle Sophie? Voulez-

vous que nous allions en gondole déjeûner dans mon île. De là je vous ferai voir ma forêt, mon hermitage. Cette après-dînée je vous réſerve pour quelqu'autre choſe. C'eſt mon ſecret. — N'uſons pas tout dans un jour, mon cher comte; ce mouvement continuel fait qu'on ne jouit de rien. Abandonnons-nous aux événemens; ils arrangeront tout pour le mieux. — Mais c'eſt que je voudrois vous amuſer; de grâce, venez voir mon hermitage.

Adélaïde, Sophie mettent un pierrot, & commencent la journée par un ſacrifice : changer l'heure de ſon déjeûner, n'y pas trouver ce que ſon eſtomac ſupporte, beaucoup marcher, avoir le ſoleil dans les yeux, ſurtout cacher l'impatience que lui cauſoient ces contrariétés, tout cela lui déplut. Vous me permettrez au moins, lui dit-elle, de dîner dans ma chambre. — Vous

me feriez ce chagrin ! Penſez donc que tout mon voiſinage dîne au château : vous voir eſt une fête. — Voir une femme mauſſade eſt un ennui, & je le ſerai. — Votre mauſſaderie vaut bien l'amabilité des autres. — Il faut donc faire ce que vous voulez.

Après trois heures de contrariété, avoir le tourment d'une toilette ! Elle ſe délaſſoit ſur ſon ſopha, lorſque le comte lui envoie le billet ſuivant. „ J'eſpère que la plus belle & la „ plus complaiſante des femmes „ voudra bien ſe reſſouvenir que „ j'ai une mère de ſoixante-ſeize ans, „ accoutumée à dîner à une heure. „ Les hommages ſont pour votre „ âge, & les complaiſances pour „ le ſien. „

Sophie ſe tourne vers Adélaïde : allons à la foire, lui dit-elle, allons aux bains ; c'eſt le paradis terreſtre auprès de ce château. Quoi ! ne jamais

jamais faire un moment ſa volonté? Pas un moment pour écrire au duc! Adélaïde ſourit, & lui conſeilla de s'habiller. Le repas fut comme la matinée. Deux préſidens, dont il fallut s'occuper; la vieille mère, qui avoit l'air d'une impératrice; le comte, qui, pour parer au ſilence, ne déparloit pas.

„ Ce que j'ai imaginé eſt bien le plus beau ſpectacle! à ſix heures ce ſoir en calèche. Je vous mène ſur les bords de la mer, voir le coucher du ſoleil. Le temps eſt ſerein; cet aſtre ſe précipite, s'abyme au ſein des mers, & laiſſe des traces enflammées dans l'horiſon, qui conſerve encore quelque temps le ſouvenir de ſes bienfaits, & cède cependant la terre à l'empire tranquille de la nuit. „

Reſpirez, s'écria Sophie; j'ai cru entendre un poëme épique.

Deux jours ſe paſſèrent dans les mêmes plaiſirs, c'eſt-à-dire, dans les mêmes fatigues. La conſtance de Sophie étoit à bout. Adélaïde deſiroit connoître un beau-frère, qu'elle avoit acquis en épouſant monſieur de Vigeac. Il demeuroit à Grenoble. Elles s'y rendirent. Alors, auſſi embarraſſées de leur liberté qu'excédées des cérémonies du château, elles paſſèrent du tumulte à la ſolitude, des grands repas aux ſoupers de famille. Aſſemblées languiſſantes; ſpectacle froid ou de mauvais ton; des ſigisbées, tout entiers aux ſoins, non de ſervir, mais d'épier la beauté; des femmes, dont on parle trop; des maris, dont on ne parle pas; des amans bien perfides, mais paſſablement gauches, & qu'il faut garder, parce qu'on ne les remplace qu'avec peine.

Que ce que je vois, s'écria Sophie, eſt loin de ce que j'avois

imaginé ! Quoi ! une des grandes villes de la France eſt la première pour l'ennui. Le plaiſir eſt donc un être de raiſon. Ce qui me conſole, c'eſt que Neuilly va me paroître l'aſile du bonheur après cette ſuite d'épreuves. Pleine de cette idée & de cette eſpérance, elle part pour ce Neuilly. Elle le revoit avec un plaiſir qui lui étoit inconnu.

Le coup-d'œil rapide, que nous avons jeté ſur le voyage de Sophie, ne nous a pas permis de dire que les lettres du duc de Spréville l'entretenoient dans une ſi douce ſenſation, que l'ame alors eſt preſque indifférente à toute eſpèce d'amuſemens. Cependant elle tira quelque profit de cet eſſai, & conclut, que tous les plaiſirs annoncés, préparés, ne rempliſſoient pas le cœur de ceux qui les pourſuivent, & que plus il y a d'hommes réunis dans un lieu, moins il y a d'agrémens.

Le comte de Merſeuil reprit ſes eſpérances ; mais elle changea entièrement de ton avec lui. Dès qu'il vit la ſincérité de ſes ſentimens, il lui voua de l'amitié, c'eſt-à-dire, cet intérêt qui dure autant qu'on trouve du plaiſir à être enſemble.

La commiſſion du duc de Spréville étoit finie. Il revint à Paris, plus tendre & plus empreſſé encore : ſoit que l'abſence lui eût mieux fait ſentir le prix de Sophie, ſoit qu'il eût ouvert ſon ame à quelques mouvemens de jalouſie ; car on n'avoit pas manqué d'exagérer les ſoins du comte de Merſeuil. C'eſt de Sophie même qu'il apprit les détails de cette liaiſon. Elle ne déguiſa rien, & fut juſqu'à ces paroles remarquables : » Il n'y a que le cœur d'oiſif avec » lui. Il lui manque ce qui endort » la raiſon, & il a une ſuite d'atten- » tions, une douceur de caractère,

„ qui ſurprennent je ne ſais quel
„ ſentiment en ſa faveur. Il a cette
„ indulgence pour les petites mi-
„ ſères des femmes, qui rachète
„ une partie de ſes défauts. Mais
„ qu'il eſt loin de poſſéder cette
„ ſenſibilité qui nous attire, nous
„ enchaîne, & dont un homme
„ de ma connoiſſance a le ſecret! „
Le duc ſourit, diſſipe ſes inquié-
tudes. Comment en effet conſerver
des alarmes devant une pareille
franchiſe?

Il s'apperçut que Sophie prenoit
de l'uſage, plus de grâces dans le
diſcours, plus de nobleſſe dans le
maintien; que ſes goûts étoient plus
épurés, & ſon deſir de plaire plus
actif. En ſe retraçant ſes qualités
aimables, il ſent redoubler ſa ten-
dreſſe; bientôt il s'y mêle le feu
de la paſſion, qui ne ſait pas com-
poſer avec les devoirs. Tout l'agite
à-la-fois; tout devient un malheur

ou un projet. Il s'irrite contre les obſtacles que lui ſuſcite ſa famille. Sa timidité paſſée ne lui donne que des regrets. Le préſent le tourmente; le ſommeil s'enfuit; les beſoins diſparoiſſent; ſes goûts s'éteignent; il évite les hommes, pour s'abymer dans ſa douleur.

Sophie, à qui l'amour ne s'étoit pas encore montré ſous cette forme, craint de le rendre audacieux, ſi elle laiſſe voir toute ſa foibleſſe. Il prend cette réſerve pour de l'indifférence, ou du moins pour un ſentiment trop peu digne de celui qui l'enflamme. Les plaintes commencent; les reproches les ſuivent; la défiance arrive, & l'union la plus douce eſt remplacée par tous les orages d'un amour malheureux.

Fidelle à ſes principes, Sophie, à tant d'injuſtices, n'oppoſoit que ſes larmes. Mais ſi le délire avoit laiſſé à ſon amant le pouvoir de ſuivre

ſes diſcours, il eût vu ſans peine qu'elle traînoit avec regret le poids de ſa vertu. Un jour cependant il crut s'en appercevoir, & paroiſſoit avoir oublié ſes ſermens. Sophie lui dit avec l'expreſſion du chagrin & de la vérité : Hélas ! vous allez encore me forcer à m'éloigner. Alors il abjura ſes coupables projets ; mais dans l'égarement de la paſſion, il s'écrie : „ Votre ſang-froid achève de m'ôter le peu de raiſon qui me reſte. Vous me haïſſiez avant de me connoître. Depuis l'inſtant fatal que je vous ai vue, que n'ai-je pas fait pour être ſouffert ! Et jamais m'avez-vous donné la moindre preuve d'intérêt ? Que vous demandai-je ? de vous aimer, de pouvoir vous le dire, de me laiſſer l'eſpérance. D'autres aſpireroient à quelque retour ; je ne veux que de la pitié. Eſt-ce donc un ſi grand effort, de plaindre ceux qu'on réduit à l'état où

vous me voyez ! car enfin, je ne ſuis pas à moi ; je déſeſpère les miens ; je pèſe à tout ce que j'approche ; je ſuis devenu injuſte, querelleur, maître cruel, ingrat ; mon caractère eſt odieux ; je vois que l'amitié s'éloigne, que l'indifférence me repouſſe, que mes ennemis triomphent. Voilà votre ouvrage, fille barbare ! Et quand je vous répète que je bénis mes maux, puiſqu'ils me viennent de vous ; quand je ſollicite un regard, un mot qui m'encourage, vous vous bornez à des reproches glacés. — Je me borne à des reproches ! Ce n'eſt donc rien que le ſacrifice de ma réputation. Puis-je me diſſimuler ?... — Non, vous n'avez rien ſacrifié : perſonne ne me croit heureux ; on ne connoît que votre vertueuſe indifférence. — Homme injuſte ! homme cruel ! homme ingrat ! que deviendrions-nous, ſi,

comme vous, inſenſée, j'ouvrois le précipice ſous nos pas? Quand on aime, on n'avilit pas l'objet de ſon amour, on ne trouve pas un barbare plaiſir à faire couler ſes larmes. — Moi, vous avilir! Eh bien, mademoiſelle, pour vous prouver que la vertu m'eſt auſſi chère qu'à vous, venez aux pieds des autels; rendons le ciel témoin de nos ſermens. — Je vous l'ai dit dans des momens plus calmes, & je vous le répète dans un inſtant où il eſt impoſſible de rien diſſimuler: je n'accepterai jamais un don, qui, peut-être un jour, vous coûteroit des repentirs. — Voilà le langage des indifférens. L'avenir eſt tout pour eux, le préſent n'eſt rien. Vous ne voulez ni amour, ni mariage, ni engagemens; vous voulez mon malheur, ma perte. Eh bien! vous ſerez ſatisfaite. Il y a d'autres femmes, qui me traiteront avec moins

de barbarie. Le ciel m'eſt témoin que je ne les aime pas ; mais je vais vivre avec elles, me perdre, me ruiner, me déshonorer. Abymé de dettes, brouillé avec ma famille, en froid avec mon oncle, abandonné de toute la terre, bientôt vous aurez ſous les yeux le ſpectacle complet de mon humiliation, & vous vous direz : C'eſt moi qui l'ai précipité dans cette honteuſe ſituation ; un mot, un trait d'amitié, ſuffiſoient ; il m'avoit prévenu : n'importe, froide, inſenſible, j'ai été ſpectatrice indifférente des déſordres que d'un mot je pouvois prévenir. — Infortuné jeune homme, dans quel délire la paſſion vous jette ! Qu'ai-je pu faire ? Ainſi je dois me rendre mépriſable par une foibleſſe, & m'en faire bientôt punir par celui même, pour qui je l'aurois eue. — Il n'y a point de foibleſſe dans tout cela. La nature ne ſe trompe

point. Quand elle met autant d'amour dans une ame, elle diſpoſe en même temps à le recevoir celle qui en eſt l'objet; mais vous lui oppoſez un inflexible orgueil, que vous prenez pour de la vertu.

Sophie ne pouvant plus réſiſter à ſon cœur, ſuffoquée par ſes larmes, ſe lève, & veut ſe retirer. — Ah, Sophie! s'écrie-t-il, Sophie! cruelle Sophie! vous m'abandonnez à mon déſeſpoir? — Vous m'y forcez; vous m'inſultez, vous m'accablez, vous me faites déteſter l'amour. — Eh bien! prenez pitié d'un cœur au déſeſpoir, intéreſſez-vous juſqu'à mon délire. Accablez-moi de reproches, mais ne me quittez jamais; qu'il n'y ait pas un inſtant dans la journée où je ne vous voie. Alors je ſerai calme, docile, inſenſible comme vous. Non, je vous trompe; je ne le ſerai pas, mais je le paroîtrai. Pour vous

plaire, je prendrai votre langage. — Ainſi donc vous oublierez toujours mes chaînes & vos promeſſes. — Eh bien! trompez-moi; dites-moi que les unes vous pèſent, que les autres vous embarraſſent. Dites que ſans elles vous m'euſſiez aimé. — Eh! qu'ai-je donc fait juſqu'ici? Ce qui me reſte à vous ſacrifier d'honneur & de liberté, qu'eſt-il en comparaiſon de ce que j'ai déjà fait?

Quel eſt donc l'empire de ce ſentiment qu'on nomme amour, qui, de l'homme le plus ſage, le plus doux, fait tout-à-coup un être tyrannique, qui outrage ce qu'il adore? Oh, qu'elle eſt infortunée, la condition de ce ſexe qui fait nos tourmens & nos plaiſirs! On ne réfléchit pas aſſez ſur le malheur de la condition des femmes, & ſur le prix auquel la plupart des hommes leur vendent quelques flatteries &

quelques hommages. L'homme qui veut plaire eſt un deſpote ſous les dehors d'un eſclave, & celui qui a plu eſt un tyran ſous le maſque de la raiſon. Si elles refuſent, nous les ſoupçonnons de diſſimulation ; ſi elles cèdent, elles ſacrifient aux ſens ; ſi elles ont formé des nœuds, nous les aviliſſons ; ſi elles ſe reſpectent, c'eſt l'impuiſſance de plaire, ou la pruderie qui triomphe de la ſenſibilité. Enfin, nos ſentimens ſont des éclairs, nos ſermens des piéges, nos promeſſes des ſéductions, notre inconſtance un ſervice, la leur une perfidie ; & pour prix de cet amas de cruautés, la plus forte eſt l'injuſtice d'exiger qu'elles embelliſſent nos jours & ſèment des fleurs ſous nos pas.

Sophie, combattue entre la crainte de perdre ſon amant & le malheur de ſurvivre à ſa vertu, preſſée par le comte qui ne croyoit

pouvoir assurer son bonheur qu'en assurant sa fortune, passoit les jours dans les assauts, & les nuits dans les larmes. Oh! combien elle regrettoit les bois de Ctésiphon, trop légèrement quittés. La solitude devint une seconde fois nécessaire à son cœur désolé. La contemplation de la nature élève l'ame au-dessus des choses humaines, & l'idée de son auteur la remplit de ces grandes vues, de ces grands mouvemens, devant lesquels s'affoiblissent nos peines & nos chagrins. Le ciel, qui met dans nos ames les germes de la vertu & de la délicatesse, n'avoit point destiné Sophie à d'humiliantes erreurs. Elle étoit sensible; mais le remords l'auroit trop punie d'une faute, excusable peut-être. Elle proposa au duc de Spréville de lui laisser habiter un château qu'il avoit à sept lieues de Paris. Adélaïde avoit donné ce conseil. Ne

croyant pas que Sophie pût conſerver à la fois ſa vertu & ſon amant, elle imagina que ce n'eſt pas l'amant qui ſeroit ſacrifié. Alors il lui parut convenable d'enſevelir cette foibleſſe, & de dérober à la famille l'objet de ſes ſourdes précautions.

Le duc, qui volontiers eût vécu dans des déſerts, ſi Sophie les eût habités, conſentit à tout. Peut-être même ſe flatta-t-il que ſa vertu chancelante ne vouloit nuls témoins de ſa défaite. Elle ſe rendit donc à cette terre, inhabitée depuis dix ans, & dont la maiſon & les jardins étoient extrêmement négligés. Adélaïde l'accompagna. Le duc vint la rejoindre dès le lendemain.

Cette retraite inopinée alarma le maréchal de ***, qui tenoit toujours des ſurveillans auprès de ſon neveu. Les promeſſes de Sophie n'éloignoient pas tellement toute idée de mariage, qu'il n'appréhen-

dât les erreurs de l'amour. Il s'en prit au comte, qui avoit échoué comme un novice. Ses conjectures n'étoient pas ſans fondement. Monſieur de Spréville avoit réſolu en effet d'obtenir, à quelque prix que ce fût, la main de Sophie. Ils eurent d'abord une explication préliminaire. Vous ne croyez pas être aimé, lui dit-elle; que puis-je faire pour vous le prouver? Je promets de ne jamais quitter ce château, de n'y voir que vous, & d'y être heureuſe. Je paſſerai pour votre maîtreſſe; n'importe. Votre famille m'accuſera d'avidité; je ſupporterai l'injuſtice: mais je ſerai bien avec le ciel, avec moi-même; je n'aurai pas à redouter votre inconſtance, & ſi mon auſtérité vous laſſe, je vivrai avec votre eſtime.

Le duc concluoit de ces diſcours qu'un éloignement invincible commandoit à Sophie une pareille conduite;

duite ; que l'amitié & la reconnoiſſance l'acquittoient envers lui. Mais l'amour s'indignoit de ces froids retours. Ainſi ces deux êtres ſe déplaçoient ſans ceſſe, cherchoient le bonheur, & ne pouvoient ni vivre enſemble, ni ſupporter la ſéparation. Le duc étoit loin de conſentir à l'obſcurité dans laquelle elle vouloit ſe plonger ; ſoit qu'il fût que le dégoût ſuit de près les projets extrêmes, ſoit qu'il ne réſiſtât pas à l'orgueil de montrer ſa conquête. Son voiſinage ſe trouvoit très-agréable. A une lieue ſeulement demeuroit un grand perſonnage, qui contemploit dans les langueurs de l'exil les viciſſitudes humaines. Des livres, des convives ( car on n'a point d'amis dans l'exil ), un jardinier, lui tenoient lieu de philoſophie. Il voulut allier la volonté d'un deſpote, la fineſſe d'un courtiſan, à l'aſtuce d'un parvenu & aux foibleſſes

qui naiſſent du commerce intime des femmes : voilà ſon tort. Il eut du caractère, un grand déſintéreſſement, des vues profondes : voilà ſes qualités.

Non loin de là vivoit encore un homme, qui, ſous les dehors de la ſageſſe, avoit inutilement compromis une grande place, ſa fortune & ſa félicité. Son unique conſolation étoit de ne plus voir des gens au-deſſus de lui. Les fautes du miniſtère étoient ſon aliment ; & l'eſpérance renaiſſoit de ces criſes apparentes, qui forceroient peut-être à replacer au timon des affaires celui qui ne les avoit pas maniées ſans ſuccès.

Il ne faut pas oublier ſur-tout madame de Saint-Gall, qui a trouvé l'art d'ennoblir les foibleſſes amoureuſes, & de ne rien perdre de ſa réputation, en permettant à ſon cœur pluſieurs délaſſemens. Sévère

dans ſes diſcours plus que dans le choix de ſes amis, ſon éloquence en impoſe à la malignité. Ce n'eſt pas de la vertu qu'elle raffolle, c'eſt de la réputation ; & comme on la conſerve en blâmant avec modération les travers d'autrui, ſon grand art étoit de rendre un hommage public à la décence, & un culte ſecret au plaiſir.

Sophie crut qu'en recevant du monde elle diſtrairoit monſieur de Spréville de ſes longues méditations. Auſſi accueillit-elle avec une extrême politeſſe ceux qui la prévinrent. Alors on célébra dans l'un des villages voiſins une fête champêtre. Le ſiècle, qui a vu s'élever tant d'aſiles à la volupté, voit auſſi ſe multiplier les fêtes à l'honneur de la chaſte décence ; &, malgré les détracteurs du temps préſent, il y a autant de Roſières que de Laïs célèbres. Envain ſe tenoit-elle à l'écart,

& déroboit-elle ſon viſage ſous un voile, elle n'échappa point à l'œil ardent de Narſès, le premier de ceux que nous avons crayonnés. Il expédie un agent officieux pour s'informer qui elle eſt. Il apprend que c'eſt la compagne du duc de Spréville. Narſès vient à bout de l'aborder. Ce n'étoit pas un de ces hommes qu'on évite, & moins encore qu'on écoute ſans plaiſir. Adélaïde accompagnoit Sophie. La beauté de l'une & les diſgraces de l'autre lui rappelèrent deux ſœurs qu'il avoit jadis beaucoup connues.

Sophie l'eût écouté plus longtemps avec plus d'intérêt, s'il avoit moins peſé ſur les agrémens d'un état qui n'exclut ni la bienfaiſance ni l'honnêteté, & ſuppoſe la ſenſibilité & la douceur. Cette erreur affligeoit Sophie, & éteignoit preſque le feu de ſon imagination. Il leur offrit ſon château, ſes ſervices,

ſes chaſſes, & les aſſura qu'il iroit inceſſamment prendre leurs ordres.

Dans toute autre circonſtance le duc de Spréville, à qui elle fit part de cette rencontre, eût été au-devant d'un homme auſſi célèbre; mais alors il étoit tout occupé d'un projet, auquel il attachoit le bonheur de ſa vie. D'ailleurs les lettres de Paris l'inquiétoient. Le vieux maréchal s'étoit perſuadé que les ſcrupules de Sophie étoient raiſonnés, & qu'un mariage ſecret étoit le piége où elle attendoit ſon neveu. Il engagea le comte de Merſeuil à ſe prêter à un ſtratagème. Il devoit feindre un projet d'établiſſement, le propoſer d'une manière moitié plaiſante moitié ſérieuſe, & laiſſer entendre que ſes vœux s'adreſſoient à Sophie. Ils concluoient que ſes refus ſuppoſeroient d'autres engagemens, ou que ſon conſentement les délivreroit d'une juſte inquié-

tude. Monſieur de Merſeuil commencoit à partager celle du maréchal, depuis qu'il avoit reçu une réponſe aſſez ambiguë à la propoſition d'aller paſſer quelques jours avec eux. Voici donc la lettre qu'il lui écrivit.

„ Votre exemple m'a conduit à bien des réflexions. Je ſoupçonne enfin que le plaiſir n'eſt pas le bonheur. Je veux chercher une compagne, qui diminue mes ennuis & double mes jouiſſances. Mon choix ne ſera pas difficile : j'exige peu de choſes.

„ D'abord il m'eſt indifférent que mon épouſe future ſoit d'une condition ſupérieure, égale ou inférieure à la mienne. L'heureux haſard de la naiſſance n'eſt quelque choſe qu'aux yeux de l'orgueil, & diſparoît devant ceux de la raiſon. Tous les hommes ſont égaux. L'empereur du Mogol, le bey d'Alger, l'eſclave

de Guinée, naiſſent, s'alimentent, digèrent & ſe meuvent de la même manière. La nobleſſe n'eſt bonne qu'à faire des chevaliers de Malthe.

„ Je voudrois que ma femme fût jeune, & même très-jeune. On peut eſtimer une femme âgée, quand elle a d'excellentes qualités ; mais l'aimer, jamais. L'amour exige la fraîcheur de la jeuneſſe, la voluptueuſe douceur de la peau, une fibre élaſtique & qui réſiſte. Or, pour être heureux, il faut mêler un peu d'amour à tous ſes autres penchans. A la jeuneſſe, qu'elle joigne beaucoup de beauté, une taille élevée & régulière ; mais que ſes formes ne ſoient pas trop exprimées, que ſes mouvemens ne ſoient pas durs. Les figures de Michel-Ange ne me plaîront jamais. Un homme de beaucoup d'eſprit me ſoutenoit, que les beautés fortes, les beautés romaines, étoient dans

la nature, & que je ne lui nierois pas que la nature avoue les beautés grecques. Non, la nature n'eſt ni grecque, ni romaine, ni chinoiſe: mais une belle femme, du moins à mes yeux, doit avoir les formes délicates & arrondies. La majeſté eſt le partage de notre ſexe; & je blâmerois également dans un homme les traits d'Aſpaſie, & dans une femme la majeſtueuſe gravité d'un ſénateur romain, ou le front ſérieux d'un grand-viſir.

„ Quant au viſage, je ne voudrois pas des lys & des roſes, mais un bel incarnat & l'éclat de la jeuneſſe. La blancheur eſt précieuſe, quand elle n'eſt pas fade & comme inſipide. J'ai obſervé que la blancheur de l'albâtre, la blancheur des perles, la blancheur du lait, ne ſont pas la même choſe. La blancheur d'une femme ne doit être aucune de ces trois; je ſens que je préfé-

rerois à cette blancheur exceſſive un petit vernis de brune piquante.

„ Il doit y avoir de l'harmonie dans l'enſemble, & il doit reſpirer une certaine négligence, qui rappelle la ſimplicité & ce que les Italiens expriment ſi bien par le mot *la ſprezzatura*. Mais ſurtout je deſire que ma femme ait une phyſionomie expreſſive, & qui diſe mille choſes, ſans que ſa bouche ait ſeulement penſé à parler; que ſes muſcles ſoient tellement diſpoſés, que chacun de ſes mouvemens ſoit celui de ſon ame. Des yeux animés d'un doux deſir, la bouche riante & bien deſſinée, le front ſerein & découvert, les joues colorées par la nature; & quelquefois je pardonnerois cette pâleur momentanée, ſi éloquente pour celui qui connoît les femmes. Des lèvres qui, ſans le ſavoir, connoiſſent les myſtères du ſouris. Voilà ce que j'appelle

une phyſionomie parlante, un viſage diaphane; & c'eſt cette phyſionomie, ce viſage, que je cherche.

„ Ne penſez pas, cependant, que ces dons-là diſpenſeront de parler, & que je veuille borner la converſation à ſa phyſionomie & à ſon air; je deſire que ſon eſprit & que les grâces de ſon diſcours répondent au reſte. J'ai connu bien des femmes qu'on dit aimables, grâcieuſes, ſpirituelles; j'ai cherché à pénétrer ce ſecret. Qu'ai-je trouvé? Les unes font conſiſter l'eſprit & l'agrément dans un amas de jolis riens, & les autres dans un prétendu mépris des idées religieuſes, & ſe croiroient des eſprits foibles, ſi elles ne croyoient pas aux eſprits forts. Celles-ci croient que la gaieté conſiſte dans des ris immodérés, bruyans; celles-là promènent des yeux arrangés pour être languiſſans, & agacent ceux qui ont la bonté de prendre de la coquetterie

pour du ſentiment. Liſe croit que l'art de ſe parer renferme tous les talens ; Zerbine joue avec ſon éventail, parle avec un perroquet, vante les caprices de ſon chien. Voilà ce que j'ai trouvé dans les femmes à grandes réputations. Moi, qui n'aime ni les grandes réputations ni les belles manières, je trouvois que *ces petites grâces étoient des grimaces*, que cet eſprit étoit peu ſpirituel. Qu'il me ſoit donc permis de deſirer une femme qui n'ait pas de celui-là. Le premier agrément, que je deſire en elle, eſt cette égalité d'humeur, qui répand un ſi doux charme ſur la vie entière ; & la première qualité eſt, de ne pas dédaigner ces attentions économiques, qui font le bonheur de tous les inſtans. Si ma femme aime la lecture, à la bonne heure ; nous lirons enſemble. Voltaire formera ſon eſprit : Clariſſe ouvrira ſon ame

pure aux affections innocentes: Grandiſſon lui montrera l'humanité ſous ſon plus beau jour : elle apprendra dans Don Quichotte à ſe méfier d'une imagination ardente & facile : Gil-Blas lui fera connoître les ridicules & les foibleſſes des êtres qui forment ce monde.

„ Je ne ſuis pas ennemi des plaiſirs, ni ne veux les lui interdire, ni lui perſuader que la ſociété eſt dangereuſe : je deſire ſeulement qu'elle ait le bon eſprit de conſerver ſes principes dans les momens où l'uſage, la mode, la néceſſité de faire comme les autres, l'inviteront à les quitter. Le théâtre, les bals, les concerts ne lui ſeront pas défendus ; mais ſi, dans le tourbillon de ces plaiſirs, elle voit ou entend quelque choſe d'indécent, qu'elle ſache rougir, du moins qu'elle ſache ſe taire. Que ſes manières ſoient aiſées, mais non trop leſtes ; que ſa parure

ſoit élégante, & non d'un luxe recherché ; que ſes regards careſſans ſoient les regards de l'innocence, & non d'une femme trop exercée à plaire. Qu'elle ſoit douce, mais non l'éternelle complaiſante des autres femmes. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elle diſe des bons mots, des épigrammes, des calembourgs ; elle ne doit être citée ni pour des traits ingénieux ni pour le contraire.

„ La demoiſelle étant trouvée, ayant obtenu ſon cœur & ſa main, les articles étant ſignés, le mariage réſolu & beni, je conduirai ma femme chez moi, & je lui tiendrai le diſcours ſuivant :

„ Madame, je ſuis une de ces
„ machines qu'on appelle hommes,
„ & vous êtes une de ces machines
„ plus agréables, qu'on appelle
„ femmes. Nous nous ſommes mis
„ enſemble, pour former d'autres
„ machines qui nous reſſemblent,

„ lesquelles seront des hommes ou
„ des femmes, comme il plaira
„ à Dieu.

„ Dès ce moment vous êtes ma
„ moitié & je suis la vôtre. Malheur
„ à celui qui viendra gâter ce tout!
„ Malheur à celui de nous deux,
„ qui se fera la moitié d'une autre
„ machine! La nature, le ciel, la
„ société, ont reçu nos sermens:
„ nous ne pourrons les violer sans
„ les outrager, & sans devenir des
„ êtres exécrables à leurs yeux. Je
„ vous aimerai comme une portion
„ de moi-même; je vous aimerai
„ avec force, avec excès, & je
„ n'aimerai que vous. J'ai beaucoup
„ de défauts, que je vous ai laissé
„ voir dans le cours de nos épreu-
„ ves; peut-être en ai-je d'autres
„ encore que je ne connois pas.
„ Tel que je suis, vous devez me
„ supporter. Je souffrirai les vôtres
„ également; mais je suis convaincu

„ que cela me coûtera peu: & cette
„ indulgence réciproque fera la baſe
„ de notre intimité.

„ Vous êtes devenue la femme
„ d'un galant homme, qui préven-
„ dra tous vos deſirs. Ne me con-
„ ſidérez pas comme un deſpote,
„ un tyran, un cenſeur rigoureux;
„ mais comme un ami ſenſible,
„ un bon humain: & que le carac-
„ tère d'époux, que je vais acqué-
„ rir, n'enlève pas celui d'amant,
„ que je vous conſerverai.

„ Voilà le premier & le dernier
„ ſermon que je vous ferai. „

„ Après je lui donnerai un chaſte baiſer, & je la reconduirai dans la ſalle où ſeront raſſemblés mes parens & mes amis.

„ A partir de ce moment, plus de morale, plus de ces réflexions qui deviennent des cenſures amères. Je ferai tout, pour lui montrer toujours un homme heureux du bon-

heur qu'il lui doit, & j'eſpère qu'elle aura l'orgueil de conſerver ſon ouvrage.

„ Je connois bien la femme dont j'ai tracé le portrait, mais je tremble de n'être pas accepté. En amour un refus eſt caprice ou un mouvement de vertu : s'il s'agit de mariage, c'eſt une différence, ou quelque choſe de pis. J'attendrai votre conſeil avant de faire aucune démarche. „

Ni le duc ni Sophie ne devinèrent le but dans lequel cette ſingulière lettre avoit été écrite. Le premier conclut que tout le monde penſoit comme lui, & trouva dans cet empreſſement une eſpèce de juſtification à ſon projet. Sophie remercia la Providence, qui la mettoit à même de faire un nouveau ſacrifice à ſon amant. Tous deux répondirent au comte ſur le même ton. Ils tracèrent le portrait d'un homme

homme parfait dans tous les points, & ajoutèrent, qu'un être ainſi formé étoit en droit de trop exiger, & que nulle mortelle ne ſe chargeroit vraiſemblablement de récompenſer tant de vertus. Une invitation preſſante adouciſſoit ce que la plaiſanterie pouvoit avoir de trop amer. „ Vous ne ſerez point *en tiers* „ avec *des ſoupirs*, pour me ſervir „ de votre expreſſion : un voiſinage „ piquant vous dédommagera du „ ſacrifice que vous ferez à deux „ amis de la ſolitude. „

Il y ſeroit venu en effet, s'il n'avoit appris que dans le même temps le comte de Maugran ſe diſpoſoit à y aller. Quand on eſt en petite ſociété à la campagne, il eſt difficile d'éviter une certaine familiarité dangereuſe avec des gens dont le métier eſt de rire de tout. Le comte de Merſeuil n'étoit rien moins qu'un Caton ; il faiſoit de petites perfidies

en amour : mais il ſe piquoit d'une grande ſureté dans le commerce. Il eût bien voulu plaire à Sophie ; mais il ſentoit que l'amitié d'une perſonne auſſi eſtimable devoit conſoler d'un ſuccès manqué. On dira qu'un pareil caractère n'exiſte pas dans la nature : je ne ſais pas s'il eſt dans la nature, mais j'atteſte qu'il exiſte à Paris.

La viſite de monſieur de Maugran déplut à Sophie, & ſans doute le duc lui eût épargné ce déplaiſir, s'il en eût été prévenu. Il arriva ſans ſe faire annoncer. De tous ſes projets il ne laiſſa voir que celui de plaire & de devenir *l'ami de la maiſon.* Sa fortune, & d'autres raiſons encore, lui donnoient ce conſeil. Tout ſon empreſſement ne triompha pas de la répugnance de Sophie, & même elle ne le diſſimula pas trop à Spréville. Lié dès l'enfance avec monſieur de Maugran, il avoit en lui

une eſpèce de complaiſant. De cette intimité étoient nées de mutuelles confidences. Celui-ci en profitoit avec adreſſe, pour ſe rendre néceſſaire. Poſſédant avec cela tout l'eſprit qui plaît, il ſe faiſoit écouter. Mais heureuſement Sophie évitoit les converſations particulières, & Narſès lui fut dans cette occaſion d'un merveilleux ſecours.

N'ayant pas oublié l'agréable rencontre que lui avoit offerte la fête de la Roſière, il étoit venu chez Sophie. Lorſqu'on lui plaiſoit, elle avoit un certain abandon qui abrégeoit les premières cérémonies. Son ame naturellement franche s'ouvroit au plaiſir de cauſer avec des gens aimables; & cette confiance ſe précipitoit même quelquefois, lorſque l'on avoit paſſé l'âge des prétentions. Monſieur de Spréville n'étoit pas moins empreſſé de s'inſtruire auprès d'un homme qui avoit beau-

coup vu, beaucoup ſu, beaucoup ſouffert & beaucoup médité. Narſès devina les raiſons qui empêchoient le duc d'aller chez lui. Une fois convenus de leurs faits, il s'établit entre eux une familiarité d'autant plus piquante, qu'entre gens d'un certain ordre elle ne dégénère pas en mauvais ton. Le moment de ſes viſites étoit le dejeûner, & ces déjeûners étoient le moment des converſations intéreſſantes. Il leur raconta dans tous ſes détails l'hiſtoire d'une dame auſſi belle que Sophie, un peu moins aimable, & qui cependant avoit mérité des amis dans une place où l'on n'eſt entouré que d'eſclaves ou d'ennemis adroits, & qui les avoit conſervés dans une poſition, où pour l'ordinaire les hommes ſe vengent par un oubli dédaigneux des hommages qu'ils ont été forcés de rendre à l'idole du jour. Il peignit avec une extrême vérité le ca-

racière d'un miniſtre plein d'eſprit & d'inconſéquences, de talens & de défauts, qui, après avoir eu vingt femmes dont les conſeils concoururent à ſa diſgrace, refuſa celle qui ſeule pouvoit la prévenir. Il leur apprit ſurtout, que cet homme, que la France a mis hautement au rang des miniſtres diſſipateurs, avoit fait bien plus d'économies qu'un de ſes ſucceſſeurs, dont on a ridiculement vanté la capacité, la ſageſſe & le zèle. Enfin, ſes récits étoient toujours mêlés d'anecdotes piquantes ſur le dernier règne, dont les principaux événemens ſont mal connus, & ſurtout ont été défigurés par les indiſcrets qui ne croient pas l'être, quand ils ne diſent les choſes qu'à moitié. Ces ſortes de converſations menoient ordinairement fort loin, & cependant finiſſoient toujours trop tôt.

Le duc de Spréville deſiroit éga-

lement approfondir les principes de Narſès, traveſtis d'une manière indigne. Alors ce hardi réformateur démontra l'abus inſéparable de la vénalité des charges, & détailla une partie des réformes projetées, commencées & demeurées ſans ſuccès. Voici entre autres une de ſes réflexions, remplie d'une grande vérité.

„ De nos jours un avocat, tuteur „ public de la foibleſſe & de la „ pauvreté, eſt devenu un libelliſte „ autoriſé par la loi, un marchand „ de phraſes & de tours oratoires, „ le violateur des ſecrets domeſti- „ ques. Une vivacité, une faute „ peut-être, fourniſſent un prétexte „ plauſible à une plume ſatirique, „ de parodier la vie entière d'un „ homme. Il n'a plus qu'à choiſir „ entre le malheur de ſe juſtifier „ & le danger de ſe taire. Ainſi le „ plus noble des miniſtères s'eſt

„ avili, & les prêtres-nés de la Con-
„ corde ſont devenus les bruyans
„ émiſſaires de la chicane, de l'a-
„ vidité, de la baſſeſſe : & c'eſt
„ cependant ce corps qui reven-
„ dique fièrement le droit de ſe
„ gouverner lui-même, de juger
„ ſes membres & d'exiſter indépen-
„ dant. Il y a tel avocat qui a
„ déshonoré cent familles, pour
„ gagner dix procès. L'humanité
„ béniroit à jamais le chef de la
„ juſtice, qui ſupprimeroit cet in-
„ digne abus. Les murs de la Baſ-
„ tille retentiſſent des gémiſſemens
„ de quelques écrivains imprudens.
„ Si l'on rapprochoit leurs produc-
„ tions coupables, nées ſouvent au
„ ſein de la joie ou de la miſère,
„ de ces archives d'horreur, de
„ méchanceté calomnieuſe ou de
„ vérités inutiles à dire, que la
„ réflexion travaille lentement dans
„ le ſilence du cabinet; je demande

„ ſur leſquelles devroit peſer la
„ main vengereſſe des mœurs ou-
„ tragées? Ce qui échappe à une
„ plume aventurière ne laiſſe preſ-
„ que nulle impreſſion. Des mé-
„ moires revêtus d'une ſignature
„ autoriſée portent avec eux, ſinon
„ la conviction, du moins des pré-
„ ventions odieuſes contre ceux
„ qu'ils livrent à la malignité hu-
„ maine. „

Que le lecteur nous pardonne cette digreſſion, pour lui montrer le caractère d'un homme mal jugé, comme la plupart de ceux qui ont le funeſte beſoin d'occuper une des voix de la renommée.

Le comte de Maugran, que Sophie avoit l'air d'éviter quelquefois, & à qui elle préféroit ſi hautement Narſès, faiſant même abſtraction de l'âge & du rang, obéit à la haine naturelle qu'il avoit intérieurement conçue pour elle dès le premier

moment qu'il en avoit entendu parler. Cette haine avoit pris un nouveau degré d'activité, depuis que l'indifférence de Sophie s'étoit montrée ſans beaucoup de ménagemens. A cette diſpoſition ſe joignoit quelque intérêt de ſervir le vieux maréchal de ***, & un plus grand intérêt encore, à éloigner le duc d'une vie ſolitaire & des plaiſirs à la mode. Monſieur de Maugran commença donc à répandre des propos, qui paroiſſoient ſans but, & cependant attaquoient directement la conduite de Sophie. Il ſoutenoit, par exemple, que l'amour qui raiſonne n'eſt point de l'amour ; qu'une réſiſtance opiniâtre a pour principe un dégoût invincible ; qu'une femme vraiment ſenſible ne riſque jamais de perdre ſon amant. Ces maximes générales étoient accompagnées de réflexions ſur l'heureux caractère de Sophie, digne de tous les éloges, & qui ne

laiſſeroit rien à deſirer, ſi elle ſavoit ſe garantir du premier moment. Il ajoutoit qu'une confiance trop hâtive pouvoit un jour l'égarer, & qu'elle ne ſeroit pas toujours auſſi heureuſe qu'avec Belval & Merſeuil, choiſis ſans les connoître, aimés ſans certitude de retour, quittés ſans néceſſité & ſans prudence.

Ces propos, jetés ſans grande intention, affligeoient le duc ſans l'ébranler. Il deſiroit que tout le monde vît Sophie avec ſes yeux. Mais en dernière analyſe, les imperfections qu'on lui prêtoit, tournoient en ſa faveur, puiſque l'examen le plus minutieux à peine découvroit en elle quelques taches légères. Monſieur de Maugran n'employoit pas le langage de la plaiſanterie ou du blâme, mais les appréhenſions de l'amitié. Il s'expliqua avec moins de ménagemens ſur Narſès, dont il décria la morale. Le duc de

Spréville étoit trop jeune pour ſe rappeler d'avoir vu cet homme célèbre dans cette grande criſe, où il partagea les opinions de la France; mais quelle qu'eût été ſa renommée, il recueilloit avec reſpect les préceptes que dictoit ſa raiſon profonde, épurée encore au creuſet de l'adverſité. Monſieur de Maugran ſoutenoit que c'étoit préciſément cette raiſon qui lui manquoit, & qu'il mêloit aux projets d'une révolution les jeux frivoles de la volupté, ou les petits eſſais d'une ambition de cour. Puiſqu'on ne peut vous perſuader, dit le duc, il faut vous convaincre. Narſès vient demain dîner ici. Nous le mettrons ſur un ſujet important: paroiſſez deſirer de vous inſtruire; écoutez-le avec intérêt & ſans prévention; & puis, nous en raiſonnerons. L'incrédule Maugran promit tout. Narſès arrive, & ſur la fin du repas il fut queſtion des grands chan-

gemens que la France a mis dans ſon adminiſtration, dans ſes finances, dans ſa politique, peut-être juſques dans ſa conſtitution. A ce ſujet il diſtingua avec beaucoup de fineſſe la bonne volonté du zèle; l'eſprit, du talent; les connoiſſances, de l'uſage des affaires; l'habitude de parler, de l'éloquence; les réformes, des diminutions de dépenſes. J'ignore, lui dit-il, à quoi vous vous deſtinez, mais ſi vous voulez que l'expérience d'un homme, qui peut-être poſſède quelques talens, ne ſoit pas perdue pour vous, croyez bien que l'on parvient où l'on veut, non en prenant toute eſpèce de moyens, comme diſent les ſots, mais en ſuivant un principe unique, qui eſt, d'avoir toujours raiſon. Ne propoſez rien que d'utile; ne demandez rien que de juſte; ne dites rien que de vrai; ne faites rien que de raiſonnable, & vous acquerrez ſur les

hommes un empire, auquel ils finiront par céder. Je ne ſais pas trop bien ce que c'eſt que la vertu ; je ne ſais pas marquer les nuances qui ſe trouvent entre la douceur & la foibleſſe, la piété & l'idiotiſme, la crédulité & la foi, l'adreſſe & la fauſſeté : mais je ſais ce que c'eſt que le caractère, c'eſt-à-dire, l'immuable volonté de réſiſter au mal & de protéger ce qui eſt bien. C'eſt donc le caractère qui fait réuſſir ; c'eſt ce qu'ont eu Richelieu, Sully, Colbert, Turgot : voilà ce que vous devez dire, ſi vous êtes ambitieux. Mais ſi une raiſon prématurée vous donnoit quelque confiance dans la vieilleſſe, je vous dirois que les places ſont des entraves ; la gloire, une chimère ; le talent, craint, haï, envié ; l'eſprit, diſputé, ridiculiſé, honni ; le patriotiſme, un ſentiment déſordonné, qui a fait autant de mal que de bien,

qui mène à la révolte comme à la défenſe, qui conduiſit Jacques II ſur l'échafaud & Henri IV ſur le trône, qui a rendu l'Amérique indépendante & la Suède eſclave. Il faut être riche, parce que les coteaux de la Champagne produiſent le vin de Sillery, parce que la beauté voluptueuſe eſt ſur la terre, parce que l'indépendance aſſaiſonne toutes les jouiſſances : mais d'ailleurs la grande fortune eſt un malheur ; car on ne conſerve les richeſſes qu'en les augmentant, & c'eſt cette augmentation qui cauſe tant de peines & tant de ſoins. Je ne dirai pas, d'après les prédicateurs, de reſpecter la chaſteté parce que le plaiſir eſt un crime, mais parce que c'eſt un calcul ſage de conſerver la ſanté, l'aiſance, le goût délicat ; trois choſes eſſentielles au bonheur & que l'abus des jouiſſances fait bientôt perdre. Je me tais ſur la cour.

Elle & la ville n'ont rien à ſe reprocher. Mais l'une ennuie & l'autre amuſe. Dans l'une on deſire, dans l'autre on jouit. Les honneurs ſont triſtes & guindés, les plaiſirs rians & faciles. Si jamais les rois viennent à ſavoir que c'eſt nous qui faiſons tout pour eux, & qu'ils ne peuvent que très-peu de choſe pour nous, il n'y aura plus de cour. Les rois viendront à la ville mériter l'amitié, & non recevoir des hommages....

Le comte de Maugran parut converti, ou plutôt feignit de l'être. Le duc s'applaudit de ſa victoire, & dit en ſouriant, qu'il vouloit en remporter une plus difficile. En effet, dans une converſation particulière ils s'étendirent au long ſur le caractère moral de Sophie. Monſieur de Spréville déclara n'avoir jamais trouvé tant de vertu & de déſintéreſſement, tant de raiſon & de grâces, tant de ſenſibilité & de réſerve,

& conclut qu'il ne ſeroit vraiment heureux que lorſque l'hymen lui auroit aſſuré la poſſeſſion durable de tant de charmes.

Monſieur de Maugran affecta une ſurpriſe qu'il n'éprouvoit point, puiſque pluſieurs phraſes, jetées à deſſein dans les converſations précédentes, l'avoient préparé à cette réſolution. Dans une pareille ſituation, mon cher duc, répondit-il, l'amitié me commande d'entrer avec vous dans les plus grands détails. Dès qu'il s'agit de ſe brouiller avec votre famille, de renoncer à l'héritage de votre oncle, de mettre contre vous la cour & vos amis, il y auroit de la barbarie à vous taire quelque choſe. Promettez-moi de m'écouter: vous ferez enſuite de mes avis l'uſage que vous preſcrira la prudence. D'abord, connoiſſez-vous la naiſſance de Sophie? — Oui: point aſſez brillante pour qu'on la cite; point

point assez obscure pour qu'on en rougisse. — Cela seroit peut-être difficile à prouver : mais connoissez-vous sa famille? — Non, ni ne veux la connoître. Si elle a besoin de mes secours, je l'aiderai ; mais d'ailleurs nous ne la tirerons pas du fond de la province où elle vit. — Vous rappelez-vous d'avoir vu dans ma terre cette vieille fille que j'y garde par humanité, & que je retirai des coulisses? — Sans doute: je vous ai même conseillé de la rendre aux siens. — Eh bien, ce sera votre tante ; car c'est celle de Sophie. — Etes-vous bien sûr de ce fait? Pourquoi m'en eût-on fait un mystère? — Parce qu'au malheur de la voir dans cet état on joignoit la dureté de ne pas vouloir l'en tirer. — Blâmeriez-vous Sophie de n'avoir été ni complice ni même témoin d'une pareille inconduite? — Non : mais je blâme le frère,

ce fou chez qui étoit Sophie, quand vous vintes chez moi; je blâme ſa famille, de l'avoir laiſſée dans une miſère dont je ne pouvois pas lui épargner les horreurs. — Je comprends qu'en effet cela vous eût fort arrangé; mais je ne comprends pas également ce que Sophie y pouvoit. — Dès que vous n'y voyez ni mauvais cœur ni immoralité, paſſons à d'autres objets. Puiſqu'on vous a caché tant de choſes, vous ignorez ſans doute l'aventure de Belval. — C'eſt préciſément la ſeule qui m'intéreſſe; auſſi en ſais-je tous les détails. — Comment, vous en ſavez tous les détails? — Oui; car j'ai été moi-même incognito à Saumur. — Quoi! vous ſavez l'hiſtoire de S. Valais, le vol, la groſſeſſe, les couches? — Monſieur le comte, comment eſt-il poſſible qu'avec tout votre eſprit vous adoptiez les noirceurs

qu'a débitées la calomnie. — Il ne s'agit pas de calomnie, il s'agit d'un enfant qui exiſte. Je connois le chirurgien qu'on a employé. Belval & ſa fortune devoient couvrir ce myſtère d'iniquité. — Je ne crois pas un mot, non, pas une ſyllabe de tout cela. — S'il ne vous convient pas de le croire, au moins vous convient-il de le vérifier; car lorſqu'il s'agit de faits, nier ſans raiſon c'eſt les admettre. — Du moins avouerez-vous que Sophie eſt une intrigante d'un nouveau genre. Refuſer d'abord un hôtel aſſez beau, une fortune qui la rendoit indépendante: eſt-ce de ces événemens que nous voyons tous les jours? — Ils ne ſont pas ſi extraordinaires, quand on aſpire à une plus haute fortune. N'en doutez pas, tout cela n'eſt qu'un jeu. Sophie n'a refuſé les bienfaits d'un amant que dans l'orgueilleux eſpoir d'en faire un époux.

— C'eſt donc là votre dernier retranchement? Eh bien, que direz-vous en apprenant que cette Sophie ſi artificieuſe refuſe conſtamment cet amant pour époux, malgré tout l'art qu'il emploie pour la conduire à l'autel? — Je dirai qu'elle ſent tout ſon empire ſur un homme plongé dans l'aveuglement, & qu'elle veut mettre uniquement ſur ſon compte une foibleſſe qu'elle prévoit devoir un jour lui être cruellement reprochée. — C'eſt tout ce que vous pourriez attendre de la coquette la plus exercée. Qu'eſt-ce qui nous autoriſe à lui prêter un art ſi perfide? — Sa liaiſon avec madame de Buiſſonval; le mariage de ſa ſœur, qui ne vaut pas mieux que celle-ci; ſon étourderie avec Merſeuil; ſon enthouſiaſme pour Narſès. — Sa liaiſon eſt finie; le mariage, indifférent; l'étourderie, très-innocente, & l'enthouſiaſme, fort

naturel. — Dès que vous voulez voir tous les objets ſous ce point de vue ; dès que vous ne voulez rien entendre, rien diſcuter, rien croire, il faut ceſſer un entretien qui ne peut que déplaire infiniment, puiſque vous n'y appercevez pas l'inſpiration de l'amitié.

Le duc de Spréville avoit combattu autant par vanité que par conviction en faveur de Sophie. Cette converſation funeſte lui retraça un entretien avec mademoiſelle A... & la lettre de monſieur de S. Valais; elle éveilla ſon inquiétude ſur le genre de liaiſon établie entre elle & le comte de Merſeuil. Enfin elle lui parut pouvoir ſervir de clef à l'incroyable réſiſtance d'une fille ſi peu capable en apparence d'un auſſi vertueux procédé. La phyſionomie d'un homme franc & ſincère ne s'entend jamais bien avec ſa prudence. On ne ſait pas ce qu'il diſ-

ſimule ; mais on ſait qu'il diſſimule quelque choſe. Sophie s'apperçut de l'état de Spréville ; mais elle vivoit ſans inquiétude, parce quelle étoit ſans torts. Ses ſoupçons ſe portoient ſur monſieur de Maugran, dont les noirceurs ne l'alarmoient pas, perſuadée que l'homme le plus adroit ne peut rien contre une ame ſincère & courageuſe. Ce principe eſt tout à côté d'une erreur.

Monſieur de Spréville vit diſparoître inſenſiblement la gaieté & la douce confiance de leurs entretiens. Il s'expliqua avec Sophie, triſte, mais non moins tendre. Cette explication donnoit plus de choſes à entendre qu'elle n'en déclaroit. La vérité a ſans doute un caractère qu'on ne peut méconnoître ; car malgré les accuſations de monſieur de Maugran, malgré les apparences qui dépoſoient en faveur de ſes récits, la douce ſérénité de Sophie ne laiſſa pas exiſter long-tems l'injuſte mé-

fiance dans l'ame du duc. Après un de ces entretiens, il crut même avoir beaucoup à réparer. O ma chère Sophie ! lui dit-il un jour, vos ennemis ſont près de triompher. Sauvez-vous de leurs traits dans les bras de l'hymen. Sacrifiez vos répugnances à votre réputation. Ce n'eſt pas moi qu'ils ſéduiront ; mais croyez qu'il eſt affreux de voir l'objet qu'on adore accablé de l'injuſte malignité des humains. — Je m'eſtimerois bien peu, ſi je vous aſſociois à ma cruelle deſtinée. Je l'ai méritée, peut-être. Croyez, ô le plus généreux & le plus chéri des hommes, qu'il faut de puiſſantes raiſons pour refuſer tout-à-la-fois la grandeur, la fortune & l'amour! Cet amour m'eſt témoin que je ne reſpire que pour vous. — Mettez-moi donc à même de me vanter de mon bonheur & de vous venger des ſuppoſitions calomnieuſes. —Alors,

dans la chaleur de la converſation, il lui raconte une partie de ce qu'on lui imputoit, en lui jurant, que ſi l'amour & ſa jeuneſſe l'avoient égarée, que ſi la perfidie & l'inconſtance l'en avoient punie, il vouloit tout oublier, braver toutes les conſidérations, & couvrir avec ſon nom, ſa fortune & ſa main, les malheurs dont elle ſe faiſoit de trop ſévères reproches; mais que, ſi après cet engagement ſolennel elle perſiſtoit dans un ſilence auſſi humiliant pour lui, il ne répondoit plus de croire à ſon amitié & à ſa paſſion. Dans une criſe auſſi preſſante elle s'engagea de lui tout révéler, s'il vouloit lui promettre de ne pas inſiſter ſur des demandes auxquelles elle ne céderoit jamais. Le duc s'y ſoumit ſous la foi du ſerment; & Sophie alloit enfin s'expliquer, lorſqu'on annonça M. de Merſeuil. Il entre avec une phyſionomie troublée. J'apporte, dit-il, une

funeſte nouvelle. Le maréchal, votre oncle, eſt fort mal. Il a eu cette nuit un évanouiſſement qui tient de l'apoplexie. Dans de pareilles circonſtances, il n'y a pas un moment à perdre. J'ai cru devoir venir vous chercher. Le duc ſe décide à partir. A peine étoient-ils en voiture que Merſeuil lui apprit par degrés la mort de ſon oncle. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que le comte de Maugran n'étoit pas reſté auprès de Sophie. Outre l'eſpoir d'achever ſon ouvrage, il croyoit devenir néceſſaire à Spréville. Les gens de ce caractère font également ſervir à leurs projets les morts, les mariages, l'amour, les ruptures, &c.

Les premiers inſtans donnés au deuil, à la décence, aux préliminaires d'un héritage, le duc de Spréville ſe diſpoſoit à retourner auprès de Sophie & à lui faire l'hommage de ſon entière liberté, lorſque madame de Buiſſonval demanda un en-

tretien. Après bien des proteſtations de reſpect & de tendreſſe, début de preſque toutes les trahiſons, elle commence une eſpèce de confeſſion, & s'accuſe de l'avoir expoſé aux piéges de la femme la plus fauſſe & la plus ingrate. Non-ſeulement elle renouvelle avec une coupable adreſſe les amours avec M. de S. Valais; mais elle fabrique un tiſſu de noirceurs, déclarées, dit-elle, par M. de Vigeac, que ſa femme avoit inſtruit de tout dans des momens où l'on ne cache rien. Je ne vous demande pas le ſecret, ajouta-t-elle; & vous pouvez, devant Sophie, m'appeler à la preuve de ce que mon attachement croit devoir vous révéler dans une circonſtance où l'on pourroit attenter à votre liberté.

Cet avis fit plus d'impreſſion ſur le duc que la longue converſation de M. de Maugran. Il ſavoit que la haine pouvoit tout exagérer à ſes

yeux; mais madame de Buiſſonval avoit au contraire uniquement travaillé pour Sophie, & même jeté le duc dans des dépenſes qu'il n'eût pas précipitées ſans l'inſtigation de cette femme.

Pour comprendre quelque choſe à cette nouvelle perfidie, il faut ſe preſſer de dire au lecteur, que Sophie avoit cru pouvoir s'acquitter envers madame de Buiſſonval avec de l'or & des préſens. Mais celle-ci avoit auſſi ambitionné de paſſer quelque temps dans le château qu'habitoit Sophie, qui n'avoit pas voulu s'afficher avec une femme auſſi officieuſe. De là étoit venue la brouillerie, de là vint la vengeance. Il faut auſſi ſe rappeler que Sophie déteſtoit M. de Vigeac, bavard & dangereux. Il avoit compté ſur une généroſité plus active; & comme la ſociété de madame de Buiſſonval lui convenoit beaucoup mieux que celle de ſa belle-ſœur, ils

s'étoient permis des plaintes qui s'accrurent insensiblement, & dégénérèrent tout-à-fait en reproches. Telle est la marche de la haine dans les familles. On commence par de simples mécontentemens, on finit par devenir implacable. Adélaïde ne partagea point un semblable complot. Elle eût desiré que sa cousine donnât moins de prix aux gens aimables, ou dédaignât moins les entretiens ordinaires, où chacun met plus de gaieté que d'esprit. Les circonstances ne l'avoient pas mise à même de cultiver le sien, & c'est une réflexion que les femmes font presque toujours trop tard.

Ce bel âge, cet âge où tout est facile, où l'esprit dévore les difficultés, où la mémoire ne laisse rien échapper de ce qu'on lui confie, cet âge heureux se perd dans un amas de vaines futilités. La parure l'occupe, la coquetterie l'égare ;

l'amour le tourmente, la vanité le trompe, l'erreur le ſéduit. Envain la raiſon, adouciſſant ſa voix, parle d'après ſon expérience; on l'écoute avec dédain, & ſi elle s'obſtine, on lui échappe ſous mille prétextes : ne ſachant rien du paſſé, ignorant l'art de gouverner l'avenir, on eſt étranger à tout. Les converſations ſérieuſes ſont des énigmes, on feint de comprendre : le tourment d'aſſiſter à ce qu'on n'entend pas, laſſe; l'ennui vient à pas précipités. On prend en averſion ceux qui ſavent, & l'on recherche les têtes vides, les eſprits ſuperficiels, afin de ne trouver que de ces hommes vulgaires qui n'humilient pas, dont la médiocrité ſemble une excuſe, & qui conſolent par leur exemple.

Les avis cruels que recevoit le duc de Spréville de tous ceux qui pouvoient connoître Sophie, tourmentoient plus ſon amour-propre

qu'ils n'alarmoient ſa confiance. Un ſilence obſtiné lui ſembloit cacher une de ces fautes qu'on peut pardonner, mais non oublier. Il la rejoignit. Une triſteſſe profonde étoit empreinte dans tous les traits de cette fille infortunée. Elle ſembloit avoir épuiſé ſon courage. Sans doute elle étoit inſtruite de ce qui ſe tramoit contr'elle ; car lorſque le duc voulut entrer en converſation, un torrent de larmes la ſuffoqua, & elle le quitta ſans même lui donner le temps de s'expliquer. Dans le trouble qui l'agitoit, elle laiſſa ſur le ſopha qu'elle venoit de quitter, une lettre, dont le duc reconnut l'écriture. Il ne ſe permit ni de la prendre ni de la lire. Elle étoit du comte de Merſeuil. Quelques momens après, il entre dans la chambre de Sophie, dont les larmes ne tariſſoient pas. Je vous perds, dit-elle : mes ennemis triomphent ; cruel à qui me ſacrifiez-vous?

Qu'ai-je fait pour perdre votre eſtime? L'univers entier vous auroit accuſé, & l'univers entier m'auroit vue inébranlable. Il n'eſt plus temps, répondit-il, de vous rien diſſimuler.... Alors il lui raconta tout ce qu'on lui imputoit de perſonnel, ce qu'on imputoit à ſa famille, mais ne ſe plaignit que de ſon défaut de confiance. Sophie, que la tendreſſe avoit émue juſqu'à la foibleſſe, reprit tout ſon courage à l'aſpect de la calomnie. De ce moment, répondit-elle, monſieur le duc, nos engagemens mutuels ceſſent. Reprenons chacun nos promeſſes. Je vais parler à un galant homme, mais non plus à mon amant.

Rien ne fut oublié, exagéré, ou déguiſé dans ſon récit. Sa faute parut toute entière, ainſi que le motif qui l'avoit cauſée. Elle termina cette ſcène par ces mots: Mon amour pour vous fut au comble. L'idée de vous

porter un cœur où avoit pénétré un ſentiment étranger, eſt la cauſe ſecrette de tous mes tourmens. J'ai fait violence à ce cœur, en refuſant votre main, parce que je me trouvois trop peu digne de vos ſacrifices. Je ſuis juſte; moi ſeule puis m'eſtimer, après l'aveu d'un pareil égarement. Vous confier ce ſecret avant nos ſermens, c'étoit haſarder le ſeul bien pour lequel j'exiſtois; vous le dire après, c'étoit riſquer de perdre votre eſtime; vous en faire un ſecret éternel, c'étoit laiſſer dans mon ame un remord toujours renaiſſant. Voilà tous mes crimes; voilà ce que la calomnie a traveſti de tant de façons. Voilà la cauſe de mon ſilence. Quant au comte de Merſeuil.... Elle chercha dans ſa poche une lettre. Ne la trouvant pas : Je crois, lui dit le duc, que vous l'avez laiſſée ſur le ſopha du ſallon. Elle va chercher cette lettre, la remet à M. de Spréville &

continue.

continue : Cet écrit vous inſtruira de la nature de mes liaiſons avec cet homme, que vous-même avez mis dans ma ſociété ; qui peut-être a voulu me plaire, mais dont l'ame ne s'ouvrit jamais aux odieuſes imputations de mes ennemis. —

Vous êtes trop ſage, Sophie, pour ne pas ſoupçonner du moins l'injuſtice des réſolutions précipitées. Les alarmes ne ſont pas toujours des injures. Si j'étois de ſang-froid, votre obſtination m'excuſeroit peut-être. Mais dans l'égarement où vous m'avez plongé, pouvez-vous me demander compte de ma raiſon. De même, dans ce moment tout ce que vous venez de m'apprendre excite dans mon ame des ſentimens ſi contradictoires que je ne ſais que vous répondre. Quand je penſe que la même femme, capable du plus affreux des ſacrifices pour un amant, ne peut pas triompher des obſtacles que ſes

préjugés élèvent contre moi, mon ame se ferme à tout espoir. Un retour sur moi-même suit cette triste pensée, & je sens alors que je ne puis être heureux, puisque une invincible répugnance vous sauve de tous mes projets.

Cependant quelle incroyable révolution se fit dans le cœur du duc de Spréville! Quel jour cruel vint à luire sur toutes ses pensées! A quoi nous servent cent mille volumes sur l'amour, si nous ignorons encore la nature d'un sentiment aussi inexplicable & aussi impérieux? La source des entretiens commença à tarir. Ils parloient de la fidélité, comme si c'étoit un mérite; des gens d'esprit, comme si c'étoit un besoin; de la solitude, comme d'un parti désespéré, & de la constance, comme d'une vertu chimérique. Je suis loin de changer, disoit un jour M. de Spréville, mais j'éprouve une singulière

ſenſation. Je n'aime jamais tant Sophie que lorſque j'ai été quelque temps ſans la voir. Il eſt peu de ſacrifices que je ne vouluſſe lui faire ; mais lorſque nous ſommes ſeuls, la converſation s'éteint. Je ne prévois plus l'inſtant où elle partira, & ma penſée inquiète ne va plus au-devant du moment qui doit la ramener.

Tel n'étoit pas l'état de Sophie. Chaque jour ajoutoit à ſes pertes, & chaque perte creuſoit une nouvelle ſource de chagrins.

Narſès, qui devinoit ce qu'on ne lui confioit pas, s'appercevoit ſans doute que la triſteſſe avoit remplacé l'amour, de même que la pâleur flétriſſoit les roſes de ſon teint. Il fit quelques adroites tentatives pour être admis à une plus intime confidence. Sophie n'imputoit ſon malheur qu'à elle-même, & renfermoit dans ſon ſein déchiré la cauſe de ſes tourmens.

De pareilles ſituations ne peuvent

être durables. De légères disputes, de fréquentes explications, de froids raccommodemens mènent pour l'ordinaire à une rupture d'éclat. Sophie la prévint; & un jour que le duc étoit à la chasse avec Narsès, elle partit, & n'emporta de sa fortune passée que le regret éternel d'être punie de son erreur par celui qui auroit dû l'en consoler.

On devine sans peine quel fut son asile. La philosophie, jointe à la bonté, est celui des ames infortunées. Bois paisibles, demeure de Ctésiphon, avec quel plaisir Sophie vous retrouva! Il lui sembla qu'en rentrant dans cette solitude, elle rentroit en quelque sorte dans les droits de la vertu. Ctésiphon lui tendit les bras. Il apprit sans étonnement la méchanceté des hommes, mais, avec quelque surprise, la foiblesse du duc de Spréville. Cependant, lui dit-il, ne vous flattez pas d'en être oubliée.

L'orgueil des grands ne réſiſte pas à la facilité avec laquelle on les quitte.

Lyſe avoit conſervé les mêmes ſentimens, & remercia la Providence de lui avoir rendu une amie qu'elle pouvoit imiter & chérir; &, ce qui n'eſt indifférent qu'aux ames inſenſibles, les payſans parèrent leurs maiſons de guirlandes, & célébrèrent par des feux & des danſes l'arrivée de Sophie.

Elle ſe livra aux douceurs de la vie champêtre. Sans imputer à Adélaïde les torts de ſon mari, elle ne put jamais retrouver cette confiance, dont la perte eſt un ſi grand malheur, que le ſentiment qui lui ſuccède eſt plus que de l'indifférence. Il fallut donc renoncer à la douceur d'écrire ſa penſée & de verſer ſon cœur dans celui de ſon amie. Ctéſiphon ne la preſſoit pas d'adopter ſa manière de vie, mais dans toutes les occaſions il lui en peignoit les douceurs.

Par une vue ſecrète de la Providence, le bonheur n'eſt, ni au faîte des honneurs, ni au ſein de l'opulence, ni dans la fermentation du génie. Pourquoi ces vérités, devenues triviales à force d'avoir été répétées, font-elles ſi peu de proſélytes? Si le bonheur exiſte, c'eſt dans la retraite qu'il faut le chercher. On peut la trouver au milieu des cités tumultueuſes, comme dans les campagnes ſolitaires : la différence, c'eſt qu'elle eſt douce & agréable dans les champs, pénible & quelquefois troublée dans le monde. Lorſqu'on y vit encore, on ne réſiſte qu'avec peine, ou on ne réſiſte point à la ſéduction de l'exemple, aux ſollicitations diſcrètes des perſonnes à qui la nature a donné des droits ſur nous, aux piéges ſubtils que l'intérêt tend à l'amour-propre. La néceſſité de prémunir la jeuneſſe, nous en rapproche quand elle implore notre expérience; & tout en

écoutant la pudeur qui rougit & l'amour qui s'excuſe, on s'attendrit pour l'une & on s'intéreſſe à l'autre. Malgré ces diſtractions paſſagères, le vrai philoſophe eſt preſque entièrement à lui-même ; plus fortuné cependant, eſt celui, qui, dépoſitaire du bien de ſes ayeux, éprouve, en penſant au paſſé, un ſentiment de reconnoiſſance, au préſent, la douce ſenſation de la propriété, & à l'avenir, le plaiſir de laiſſer des heureux. Il vit dans les champs, dont la fécondité le raſſure ; entouré des dons de la Providence, il ne donne point à l'or ce prix que lui accordent l'avarice défiante & l'avidité inſatiable ; l'image attriſtante du luxe n'éveille point dans ſon ame le deſir ou les regrets ; ſes yeux ne ſont point importunés à chaque inſtant de ces convois lugubres qui s'acheminent lentement au temple de la mort, de ces ſpectacles ſanglans que la juſtice doit à la loi qui

crie vengeance ; ſes oreilles ne ſont pas ſans ceſſe fatiguées des récits empoiſonnés de la médiſance, des criminelles inventions de la calomnie, de cette gaieté cruelle, qui immole l'innocence ſimple & crédule à la prétendue néceſſité d'amuſer & de plaire.

Cependant Sophie ne tarda pas à recevoir des nouvelles du duc de Spréville. Ses lettres n'annonçoient plus le déſeſpoir, mais du reſſentiment. Il ne ſe croyoit pas trahi, mais inſulté. Il inſiſtoit ſurtout ſur le mépris inſéparable de ſon attention à refuſer ſes ſervices. Quelques jours après, il envoya un courier, qui, outre de volumineuſes dépêches, lui apporta les bijoux, diamans, effets, contrats qu'il lui avoit donnés, & une ſomme conſidérable, le prix, diſoit-il, de la maiſon qu'elle ne vouloit plus habiter. Ces ſecondes lettres contenoient une juſtification détaillée

de ſa conduite. Il avoit rompu avec le comte de Maugran, retiré ſes bontés à M. de Vigéac, interdit ſon antichambre à la Buiſſonval, & finiſſoit par des plaintes amères de n'avoir pas même reçu de réponſe à ſes premières lettres. Sophie renvoya les préſens, & mit à ce prix ſa correſpondance. Point de murmures; des plaintes douces, l'expreſſion bien ſentie de la reconnoiſſance, des regrets ſincères, quelques phraſes pleines d'un ſentiment bien vif encore: voilà ce que renfermoit ſon billet. Le lendemain la poſte apporta un troiſième paquet. M. de Spréville prétendoit que non-ſeulement il n'avoit pas tort, mais vouloit prouver que Sophie manquoit eſſentiellement aux promeſſes les plus ſacrées, puiſqu'elle lui arrachoit un bien devenu pour lui le premier des beſoins. Elle devoit, pour dédommagement de tant d'injuſtice, choiſir une terre

dans le voiſinage de ſon oncle, où elle fixeroit ſon ſéjour loin de ſes ennemis, & où il iroit une ſeule fois lui prouver que rien n'avoit pu altérer ſa tendreſſe.

Inſenſiblement Sophie ſe trouvoit rengagée dans les mêmes diſcuſſions, qui l'avoient agréablement tourmentée à Paris, mais qui ne s'arrangeoient plus avec ſon nouvel état. Les querelles de bouche finiſſent avec l'entretien. Les querelles par écrit ſe ſuccèdent de façon que la ſeconde commence avant que la première ſoit appaiſée.

Sincèrement occupée des moyens de terminer les malheurs nés d'une liaiſon mal aſſortie, elle avoit conçu un projet ſingulier, qui ſeul pouvoit la délivrer des perſécutions de l'amour rebuté. Elle en fit part à Ctéſiphon dans ces termes :

„Jamais je ne recouvrerai ma liberté tant qu'il reſtera au duc une lueur

d'eſpérance. L'amour-propre ſe joint ici à une eſpèce de paſſion. Il importe à mon bonheur d'achever mes jours dans l'obſcurité. Une famille humiliée par les loix, des parens dont il faut rougir, l'éclat qu'a eu ma première faute, donneroient à la méchanceté un champ inépuiſable. La médiſance peut-être ſe repoſeroit un moment, mais ne ſe tairoit jamais. Nos projets tiennent de l'inconſtance de notre eſprit. J'ai déjà quitté la ville pour la retraite, peut-être quitterois-je encore la ſolitude pour le monde. Ces réflexions que j'ai faites cent fois m'ont conduite à un deſſein un peu extraordinaire, mais avec lequel je me familiariſe ſans peine; votre exemple d'ailleurs m'encourage. Vous avez trouvé le bonheur avec Lyſe : pourquoi ne trouverois-je pas la paix & la tranquillité avec ſon frère? Il eſt vertueux, exact au travail, étranger à toute eſpèce de vices.

En l'épouſant je m'impoſe la douce loi de ne pas quitter ce lieu ſolitaire, & déconcerte à jamais l'eſpérance & les projets de M. de Spréville. „

Ctéſiphon n'étoit pas préparé à cette confidence, & demanda quelques jours pour y ſonger. Il approuvoit intérieurement un parti ſi généreux, mais il n'oſoit le conſeiller. Les grands ſacrifices ſont au-deſſus de notre nature. On ne peut pas compter ſur cet état, où l'ame, ſe repliant ſur elle-même, fait des efforts extraordinaires.

Le duc perſévéra dans les offres les plus ſéduiſantes. Ses lettres étoient l'expreſſion du repentir & de l'amour. Sophie, inébranlable, ſe confirmoit dans ſon deſſein. Ctéſiphon céda. Il parla au fils de Henri que l'on nommoit François. Jamais ſurpriſe n'égala celle de ce bon jeune homme. Embarraſſé, rougiſſant, ne ſachant que répondre, il écoutoit ſans mot dire.

Cependant l'exemple de Liſe ne lui rendoit pas cette propoſition tout-à-fait incroyable.

Le lecteur doit ſe rappeler que les fils de Henri, élevés dans une certaine aiſance, & vivant depuis plus de douze ans avec Ctéſiphon, n'étoient pas des payſans groſſiers, ſans aucune éducation. Leur extérieur n'avoit aucune de ces marques que la miſère ou le travail forcé laiſſent après eux; mais ils ignoroient ce que nous appelons uſages. Ils étoient bons, mais non pas polis. Comment Sophie, qui venoit de quitter Narſès, le comte de Merſeuil & tant de gens aimables, pouvoit-elle renoncer aux charmes de la converſation, à la douceur de la vie qui s'écoule au milieu d'une ſociété choiſie? C'eſt qu'on ne jouit de rien quand l'ame eſt humiliée. Chaque bienfait de Spréville renouveloit un ſentiment pénible: la reconnoiſſance nous tient dans une

eſpèce d'eſclavage. Dans cet état on poſſède tout, excepté le bonheur. Je ſuis loin d'approuver cette manière de ſentir : je ne dis pas ce qui devroit être, mais je dis ce qui eſt.

Quoi qu'il en ſoit, elle ne pouvoit pas être heureuſe au milieu de toutes les jouiſſances. Cependant lorſqu'on lui amena François, elle ne put ſe défendre d'une ſenſation un peu pénible. C'étoit à un ſouper. Il n'y avoit que Liſe, Ctéſiphon, Henri & ſon fils. Il étoit bon, vrai, mais d'une timidité qui reſſemble à quelque choſe de pis. Sa figure, peu agréable, ne rachetoit rien. Sophie l'avoit choiſi & préféré à ſes frères, parce qu'il jouoit aſſez bien du violon. Liſe, ayant appris le projet de Sophie, redoubla pour elle d'amitié & de ſoins, & dépouilla tout-à-fait une eſpèce de contrainte qui ſubſiſtoit encore malgré leurs mutuels ſentimens.

Quelques jours après on pensa aux préparatifs de la nôce. Sophie desira même qu'on les abrégeât, parce que dans ses dernières lettres le duc de Spréville annonçoit le desir de venir lui-même choisir cette terre, refusée comme ses autres dons. Il falloit mettre fin à cette correspondance. Chacune de ses lettres exigeoient un nouveau combat. A la veille d'un grand sacrifice on n'a pas trop de son ame toute entière. Voici donc la dernière lettre que lui écrivit cette courageuse victime du préjugé.

„ Au moment où vous lirez ces „ tristes caractères, je ne m'appar- „ tiendrai plus. Si c'est encore un „ bonheur pour vous d'apprendre „ que l'amour le plus tendre n'est „ jamais sorti de mon cœur, ce „ dernier écrit vous le jure. Ah! „ Spréville, que n'avez-vous cou- „ ronné vos généreux procédés par „ des égards pour mon secret! Je

„ ſavois bien que je ne pouvois vous
„ le révéler ſans qu'il nous en coûtât
„ la félicité de notre vie. Le mal eſt
„ ſans remède. Une retraite inacceſ-
„ ſible à tous les humains m'a pour
„ toujours dérobée au monde. Mais
„ je ne puis exiſter ſans aimer. Puiſ-
„ qu'il faut renoncer à l'être adoré
„ qui ſeul devoit occuper ce cœur,
„ je tiendrai peut-être de la Provi-
„ dence un être qui l'abſorbera tout
„ entier, ce cœur ſi heureux & ſi
„ malheureux par votre amour &
„ votre injuſtice. Ne cherchez pas à
„ percer le voile qui va m'envelop-
„ per. Le dernier ſervice que j'at-
„ tends de votre amitié, & que je
„ lui impoſe, eſt de reſpecter l'obſ-
„ curité de ma nouvelle exiſtence.
„ Puiſſe votre image ne pas trop la
„ troubler ! Puiſſe le repentir ne pas
„ ſuccéder à mon courage ! Puiſſé-
„ je ſavoir une fois que vous m'avez
„ pardonné, & ne jamais vous en-

tendre

„ tendre nommer! Ne penſez plus
„ à mes beſoins, ils ſont plus que
„ ſatisfaits. La ſeule indiſcrétion que
„ je me permette encore, eſt de vous
„ recommander Adélaïde. Son mari
„ m'a coûté bien des larmes; mais
„ je ne puis & je ne veux jamais
„ croire que lui ſeul n'a pas tous les
„ torts. Il eſt pourtant un de vos
„ bienfaits dont je ne me ſéparerai
„ point. Je le devrois ſans doute;
„ mais il eſt des privations que le
„ ciel même redemande envain. Ah!
„ c'eſt bien aſſez de vous arracher de
„ mon cœur, ſans ſacrifier encore
„ les traits charmans qui me conſo-
„ lent de mes ſacrifices! „

Ce dernier moment de foibleſſe fut remplacé par les méditations qui rendent à l'ame ſon reſſort. Tel eſt l'empire de la vertu : elle donne la force de conſommer ce qu'elle preſcrit.

Tout fut donc irrévocablement

réglé, & le lendemain la vit marcher à l'autel. Elle avoit dépouillé toute eſpèce de parure. Vêtue en payſanne, elle fut conduite par Ctéſiphon devant le prêtre, qui reçoit & conſacre les ſermens éternels. Il s'étendoit, dans un diſcours modeſte, ſur les devoirs d'un état ſaint, le vœu de la nature & de la ſociété, lorſque tout-à-coup ſon miniſtère eſt troublé par un bruit inuſité dans le temple de Dieu. C'étoit un homme hors de lui, tenant une épée à la main, qui ſe précipite dans le ſanctuaire; &, tournant le glaive contre ſon ſein, le ſerment que vous prononcerez, dit-il, ſera le ſignal de ma mort. Sophie reconnoît le duc de Spréville, s'évanouit & tombe dans les bras de Liſe, qui ſe trouvoit à côté d'elle. On l'emporte. Ctéſiphon déſarme le duc; le prêtre lève les mains au ciel; on ſort du temple.

Ctéſiphon, s'étant aſſuré que So-

phie avoit repris ſes ſens, retourne auprès de monſieur de Spréville, qui venoit, diſoit-il, réclamer des ſermens antérieurs à ceux que Sophie alloit prononcer, & qui dans ſon déſeſpoir étoit excuſable, puiſque la vie eſt un tourment pour qui ne peut plus ſupporter le malheur. Ils arrivèrent à la maiſon, où Sophie, pâle & tremblante, attendoit & redoutoit le moment d'entretenir un homme qu'il étoit impoſſible d'aimer, & ſurtout de haïr.

Enfin, lui dit-elle, vous avez réſolu de me perdre. Il ne vous manquoit plus que ce trait, homme cruel, pour achever ma honte.... Il eſt impoſſible de donner ſeulement une idée de cet entretien, mélange de reproches, de tendreſſe, de déſeſpoir, de raiſon, de foibleſſe, de vertu. Après deux heures de pleurs & de diſputes ils appelèrent Ctéſiphon. Voilà mon plan, lui dit le

duc de Spréville. Je fais la fortune de celui dans les bras de qui elle vouloit pour la seconde fois s'immoler : j'achète une terre à portée de cette maison : j'y vis autant d'années que Sophie croira devoir éprouver ma constance. Le temps fera ce que mes soins & mon amour n'ont pu faire. Mais j'aime mieux expirer à vos yeux que de la perdre. — Monsieur le duc, dit Ctésiphon, vous voulez que je prononce ; eh bien, je le ferai avec la vérité, que j'honore. Il y a des traits de courage trop au-dessus de l'humanité pour que le commun des mortels puisse seulement les juger. Malgré votre nom & votre fortune il n'est pas en votre pouvoir de donner à Sophie dans la société un rang où elle soit heureuse. „ Il avoit un pay- „ san pour rival, dira-t-on : un pareil „ choix ne justifie-t-il pas bien tout ce „ que nous avons dit de cette perſon- „ ne? „ Vous serez convaincu de son

innocence, & déſeſpéré de n'y pouvoir faire croire. Je déconſeille donc hautement tout projet d'hymen. Mais votre amour eſt ſi vrai, ſi noble, ſi déſintéreſſé, ſi tendre, qu'il mérite des ſacrifices extraordinaires. Je ne puis rien preſcrire; mais ſi Sophie le récompenſe jamais, je ne ferai point à la nature & à la ſociété l'inſulte de les croire outragées. Quand l'amour véritable eſt porté à un ſi haut degré, non-ſeulement il a droit à notre indulgence, mais même à nos reſpects.

Le duc s'accuſa d'avoir un inſtant prêté l'oreille à la calomnie, mais en même temps il fit obſerver que c'eſt après des épreuves multipliées qu'on peut répondre de ſoi. Sophie prit enſuite la parole, & dit qu'elle avoit bien étudié le caractère du duc, noble, généreux, mais foible comme les ames vraiment ſenſibles; que ſes offres étoient ſincères, ſon amour

rare, ſes qualités ſublimes ; mais que, plus il étoit diſtingué par ſon rang, par ſa fortune, par ſes vertus, plus la ſociété lui demanderoit compte de ſon exiſtence. Elle ſe ſoumit à tout ce qu'il preſcriroit, en diſant que lui ſeul conſerveroit ou détruiroit ſon bonheur.

Il combla de biens le fils de Henri, acheta une terre dans le voiſinage, la meubla, & laiſſa Sophie maîtreſſe d'y exiſter comme elle le voudroit. Il ſe diſpoſoit à partir pour Paris, lorſqu'elle lui déclara ſes dernières volontés.

„ Un hymen ſecret va nous unir. N'étant coupable qu'aux yeux des hommes, vous me trouverez toujours l'air du bonheur. Si je venois à perdre votre cœur, je ne ſerois pas long-temps pour vous un fardeau importun. Dans la poſition où les événemens nous ont mis, je ne peux vous épouſer publiquement ſans at-

tirer le blâme général, ou du moins ſans mettre l'opinion contre vous : je ne puis vous appartenir par la ſeule permiſſion de la nature, parce que le remord déſole l'exiſtence : je ne puis vous perſuader que nous ſerions plus heureux ſi nous vivions comme nous avons vécu. Dans cette criſe il ne me reſte qu'un mariage connu ſeulement du ciel & d'un petit nombre d'amis. J'y perds des droits à la conſidération : ce ſacrifice eſt léger, puiſque je ne veux vivre que pour vous, ou avec un petit nombre d'hommes, qui ſauront bien mon ſecret ſans que je le leur apprenne. »

Le duc accepta ; mais bien réſolu de ſe vanter de ce qui devoit, ſelon Sophie, lui valoir quelques degrés de moins dans l'opinion générale. Le ciel reçut leurs ſermens ſous les yeux de Ctéſiphon, qui céda, ſans changer d'avis.

*Fin de la ſeconde & dernière partie.*

BRITISH
12 DE 90
MUSEUM